



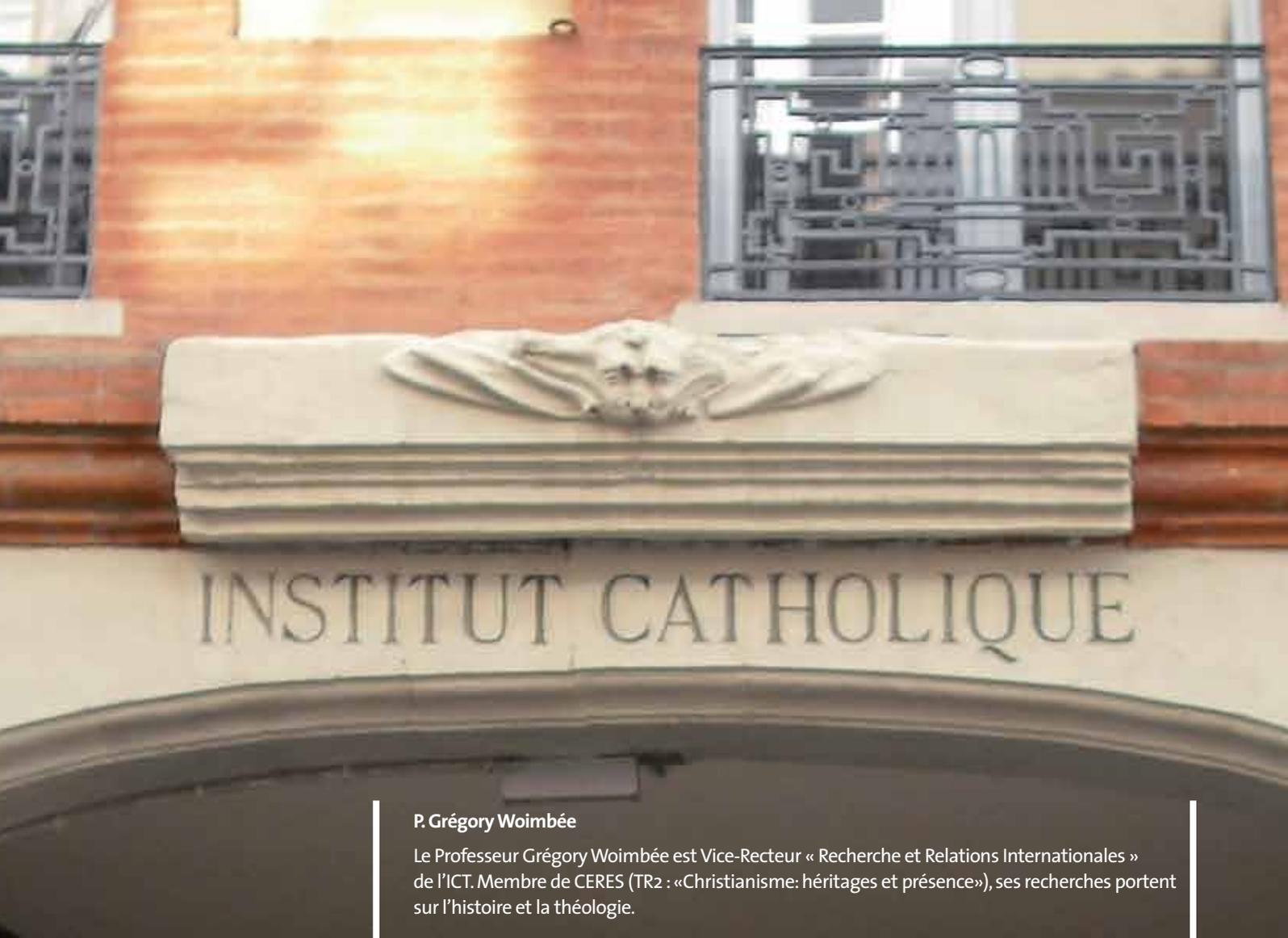
ICT LAB

N°2
2019

La Recherche à l'Institut Catholique de Toulouse

Dossier spécial
**« Sciences
ecclésiastiques »**





P. Grégory Woimbée

Le Professeur Grégory Woimbée est Vice-Recteur « Recherche et Relations Internationales » de l'ICT. Membre de CERES (TR2 : «Christianisme: héritages et présence»), ses recherches portent sur l'histoire et la théologie.

sommaire

- 3 Editorial, P. Grégory Woimbée
- 4 DOSSIER SPÉCIAL « Sciences ecclésiastiques »
 - 6 Une médiation vers le réel, les sciences religieuses dans *Veritatis Gaudium!*, P. Christian Delarbre
 - 6 L'insolite et le scandaleux, P. Jean-Michel Poirier
 - 7 Le Codex de Bèze, Bernadette Escaffre
 - 8 Le spiritualisme français et le défi de la grâce, Giulia Maniezzi
 - 9 Le temps de la femme, Aude Suramy
 - 10 Portrait d'une femme artiste : Camille Claudel, Pascale Cazalès
 - 12 La théologie selon la tradition thomiste, fr. Philippe-Marie Margelidon, o.p.
 - 14 Mgr Aimé-Georges Martimort (1911-2000) : un serviteur de l'Église, fr. Benoît-Marie Solaberrieta
 - 15 Théologie des pratiques, Sr. Odile Hardy
 - 16 Partenariat avec l'Université Toulouse 1 Capitole : une journée d'études interfacultaire jubilaire, P. Etienne Richer
 - 17 L'Église et l'ecclésiologie post-Vatican II, P. Gregory Woimbée
 - 18 Recherche doctorale : rencontre avec trois doctorants
 - 20 Le Bulletin de Littérature Ecclésiastique, bientôt 120 ans, Abbé Jean-François Galinier
 - 23 Le BLE dans Gallica, Marie-Charlotte Tanguy
- 24 FOCUS
 - 25 Assises de l'éducation, Karine Wiltord
 - 25 L'urgence en kinésithérapie, Marie-Christine Monnoyer
 - 26 Faut-il parler de la maladie et de la souffrance ?, Vera Walburg
 - 27 (D)écrire le paysage, Christophe Balagna
 - 28 Service aux chercheurs – Bibliothèque universitaire Aimé-Georges Martimort, Laura Monneau
 - 29 Prix décerné par la chaire Rodhain, dans l'agenda 2019-2020
 - 30 Publications
 - 32 À paraître

« La vérité germera de la terre » (psaume 84)

L'Unité de Recherche Culture, Ethique, Religion Et Société (CERES) coordonne et stimule les activités de recherche au sein de notre université depuis quatre ans maintenant. Lors de son évaluation par le HCERES, le Haut-Conseil pour l'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur, a été notamment saluée la longue tradition d'expertise de notre institution dans le domaine des sciences dites ecclésiastiques. L'adjectif est facilement trompeur et réducteur si l'on s'en tient au sens qui vient immédiatement à l'esprit dans une culture largement sécularisée et dominée par le préjugé anti-religieux ou qui oublierait par exemple que le CNU (Conseil National des Universités) reconnaît pleinement la théologie catholique (section 76) ou que le BLE (voir pages 20-23), est une revue répertoriée par les instances nationales et internationales, ce qui lui vaut de bénéficier d'un programme de numérisation par la BNF ou à ses contributeurs d'être gratifiés d'une publication de rang 1.

« Ecclésiastique » fait droit à l'effort de compréhension d'une raison en quête de transcendance et mue par le désir de vérité, non pour la posséder comme une chose, mais pour la contempler comme un vivant, non pour être satisfait par des opinions toutes faites, mais

Éditorial

pour être transformé par une invincible espérance. « Ecclésiastique » ne définit pas un périmètre d'autojustification, mais l'effort de l'Ecclesia

à déployer tout le potentiel d'un homme devant la question de Dieu. La science ne désigne pas tel savoir, elle désigne un acte de compréhension permis par la rigueur d'une méthode objective, d'une sortie de l'immédiateté et du dépassement d'un simple programme de toute-puissance. La science n'a pas de sens si, dépourvue de sagesse, elle ne met nos forces qu'au service d'un faire, si elle ne permet au savant de discerner l'être caché au cœur du réel. Toute science est construite sur un socle qui la dépasse pour être apte à la fonder, un dévoilement de l'être, une étincelle dans la motte de terre que nous sommes. « Ecclésiastique » désigne théologie, philosophie, droit canonique ou encore les multiples sciences du phénomène religieux ainsi qu'une légion de disciplines auxiliaires qui permettent d'en interpréter les sources, parce que l'intelligence de la foi, la quête de sens ou le service du plus faible comme le bien commun d'une société constituent des relais incarnés de la parole de Dieu faite chair dans le Christ. La constitution *Veritatis Gaudium* (VG) du 8 décembre 2017 prévient : « La vérité n'est pas une idée abstraite, mais c'est Jésus, le Verbe de Dieu en qui se trouve la Vie qui est la Lumière des hommes. » (n.1). « Ecclésiastique » ne désigne donc pas une citadelle, encore moins une île, il désigne un lieu où tout se lie, s'interpelle et se joint.

Quelle est l'apport des sciences ecclésiastiques ?

Elles nous rappellent le rôle essentiel de la *contemplation* dans l'exercice de la pensée, ce d'où vient la joie intérieure, la *fruitio* des Anciens. Nos sciences contemporaines manquent souvent d'intériorité. Par intériorité il ne faut pas entendre « repli sur soi » mais « mystique du nous » qui se fait levain d'une fraternité et « qui sait regarder la grandeur sacrée du prochain, découvrir Dieu en chaque être humain » (VG, n.35).

Elles invitent au dialogue dans tous les domaines scientifiques, brisant des frontières épistémologiques ou idéologiques parfois complaisantes avec la loi du tout-marchand. Rien à voir avec la seule recherche prosélyte des effets de vérité, tout à voir avec l'approfondissement constant des significations et la saisie des implications pratiques de la vérité.

Au service d'une culture de la rencontre, elles pratiquent l'interdisciplinarité qui caractérise leur offre académique, formative et de recherche. L'unité du savoir à laquelle elles tiennent tant requiert le respect de ses multiples expressions, d'une attention aux corrélations positives et convergentes entre elles. Pluralité n'est pas ici l'ennemi de l'unité, mais le réel à la lumière conjointe de la Révélation chrétienne et de tous les efforts continus pour s'en approcher. Pour faire face « au manque de sagesse, de réflexion, de pensée capable de réaliser une synthèse directrice » (Benoît XVI, *Caritas in Veritate*, n.45), l'interdisciplinarité va au-delà de la simple pluridisciplinarité, comme accumulation de multiples points de vue au sujet d'un même objet d'étude, jusqu'à la transdisciplinarité comme fermentation de tous ces points de vue. Le tout qu'elle vise n'est pas ici la somme des parties mais leur fruit commun.

Les sciences ecclésiastiques doivent servir à construire de véritables matrices intellectuelles et existentielles, doivent être des lieux de fécondité, des oasis accueillantes et non des repoussoirs incrustés dans un sol sec et stérile. Elles doivent prendre garde, si elles veulent conserver ce caractère matriciel, de se laisser purifier par cette lumière qu'elles invoquent comme de vivre authentiquement de cette tradition qu'elles perpétuent. Il leur faut une activité véritablement commune et partagée par et pour laquelle chacun se dépasse et accepte lorsqu'il le faut dépouillement et décentrement. La tradition ecclésiale, notamment intellectuelle, n'est pas un modèle culturel ou sociologique unique, elle a donné naissance à d'innombrables cultures, à d'innombrables peuples, à de multiples racines, et aussi à de multiples problèmes. L'image de la sphère est fascinante, l'équidistance de tous les points nous apaise, mais fait naître en nous l'illusion d'un réel uniforme aux solutions faciles. Le pape François lui préfère celle du polyèdre « qui reflète la confluence de tous les éléments partiels qui, en lui, conservent leur originalité » (VG n.52). Face aux humanismes abstraits de la sphère, il y a l'humanisme difficile du polyèdre. Pour Blondel ou Maritain, et tant d'autres grandes figures de la pensée chrétienne contemporaine, cet humanisme plus difficile est aussi le plus chrétien, le plus à même de rendre compte d'un événement qui a surmonté la haine et la peur, qui a vaincu la mort et qui a servi de berceau au christianisme. Accepter le conflit, la contradiction ou la *disputatio*, c'est aussi aller du centre aux périphéries, de la source aux terres arides, pour qu'elles soient irriguées par le fleuve de la tradition.

Les sciences ecclésiastiques doivent démontrer le caractère vivant des héritages, leur état non de survivances mais de semences. Elles ne cherchent pas à construire un nouveau syncrétisme, absorbant ou se laissant absorber, mais la découverte d'un plan supérieur du réel, là où les mots « culture », « éthique », « religion » et « société » seront davantage qu'un acronyme passe-partout, là où ils deviendront une véritable disposition à expérimenter, à comprendre ce qu'on a expérimenté, à juger de ce qu'on a compris et à décider de ce qu'on va faire, là même où se conduira un processus de régénération culturelle, éducatif et spirituel.

Ce qui suit donnera au lecteur un avant-goût de ce qui se fait actuellement chez nous en la matière. Il faut saluer une communauté de chercheurs enracinés, ouverts et conscients de leur tâche. Plus que des projets esquissés ici, c'est d'une dynamique générale dont ICTlab voudrait se faire le témoin.

P.Grégory Woimbée

Directeur de l'Unité de Recherche CERES

Une médiation vers le réel, les sciences religieuses dans *Veritatis Gaudium!**

La Constitution apostolique du Pape François sur la mission des universités et facultés ecclésiastiques du 8 décembre 2017 porte le titre de *Veritatis Gaudium* (VG) et commence par ces mots : « La joie de la vérité exprime le désir poignant qui rend le cœur de tout homme inquiet tant qu'il ne trouve, n'habite et ne partage avec tous la Lumière de Dieu ».

Il fait explicitement référence, en note, à ce passage des Confessions de saint Augustin (chapitre 23, livre X) : « Je leur demande à tous s'ils ne préfèrent pas la joie de la vérité à celle du mensonge. Et ils n'hésitent pas plus ici que pour la réponse à la question du bonheur. Car la vie heureuse c'est la joie de la vérité ; c'est la joie en vous, qui êtes la vérité, ô Dieu ! ma lumière, mon salut, mon Dieu. Nous voulons tous cette vie bienheureuse, nous voulons tous cette vie, seule bienheureuse ; nous voulons tous la joie de la vérité. »

Dans ces lignes, saint Augustin associe étroitement la béatitude de la vie éternelle avec la possession de la vérité, la quête et le désir de la vérité avec la quête et le désir de la vie éternelle, la joie de l'une et la béatitude de l'autre.

Comme *Veritatis Gaudium* affirme aussitôt que la vérité est la personne du Christ : « La vérité en effet n'est pas une idée abstraite mais c'est Jésus, le Verbe de Dieu, en qui se trouve la Vie qui est la Lumière des hommes. » (VG 1), la mis-

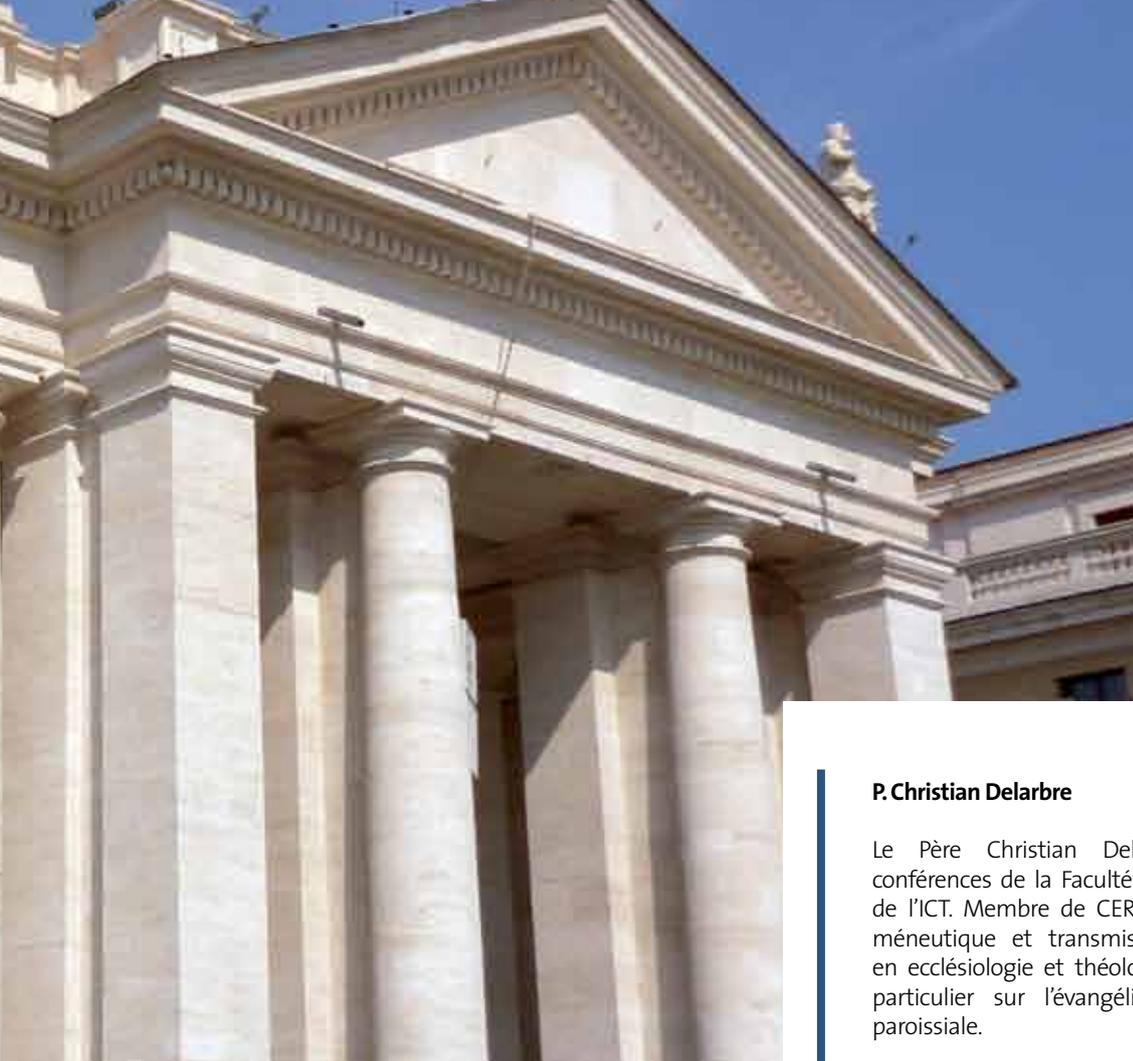
sion des facultés ecclésiastiques est ainsi la quête de Dieu révélé en l'Évangile de Jésus Christ, et par là, quête de la vie éternelle et quête de la vérité, quête du bonheur et quête de la joie.

La vérité a ainsi une dimension éminemment concrète et pratique. Elle n'est pas une découverte hasardeuse et toujours contestable, mais au contraire une réalité ferme, sur laquelle conduire son chemin, chemin de vérité, et chemin de vie.

Cette association étroite entre chemin de vérité et chemin de vie traverse tout le texte, et se traduit concrètement par un rapprochement permanent entre théologie et pastorale, savoir théorique et aptitudes pratiques, enseignement et témoignage.

Le contexte de cette mission des sciences ecclésiastiques est aussi à considérer. L'étude et la recherche théologiques ont à rendre témoignage à la vérité dans le monde tel qu'il est. Ce que le pape François traduit (VG 3) comme « exigence prioritaire » qui est d'« entreprendre une nouvelle étape de l'évangélisation ». Cette exigence procède en premier lieu du changement d'époque auquel nous sommes confrontés. « Crise anthropologique », « crise socio-environnementale », « point de rupture ». Tout cela exige un « changement de paradigme » qui est ici exigé des facultés ecclésiastiques.

* Extrait de la communication prononcée le 24 janvier 2019 à l'occasion de la session interdisciplinaire Faculté de théologie / IERP.



P. Christian Delarbre

Le Père Christian Delarbre est maître de conférences de la Faculté de Théologie et Recteur de l'ICT. Membre de CERES (TR1 : « Culture, herméneutique et transmission »), ses recherches en ecclésiologie et théologie pratique portent en particulier sur l'évangélisation et la pastorale paroissiale.

Le texte présente alors quatre critères de renouvellement (VG 4) qui sont directement demandés aux théologiens, philosophes et responsables des études ecclésiastiques.

- Le premier est d'introduire l'étudiant au cœur du *kérygme*, de la révélation chrétienne, de l'annonce de l'Évangile. Plus qu'un enseignement, il s'agit d'une expérience existentielle qui se confronte à ses réalisations concrètes, spécialement, dit le pape, dans l'écoute du « cri des pauvres et de la terre ».
- Le deuxième est celui du dialogue et de la culture de la rencontre afin d'éclairer de nouvelles manières de se mettre en relation avec Dieu, les autres, l'environnement.
- Le troisième critère est celui de la transdisciplinarité. Car les études ecclésiastiques doivent revêtir un caractère organique, cohérent, dynamique, loin du « panorama, aujourd'hui morcelé et souvent désintégré, des études universitaires, et au pluralisme incertain, conflictuel ou relativiste des convictions et des options culturelles » (VG 4c).
- Le dernier critère invite enfin nos institutions à reconnaître de façon pratique que nous vivons dans un monde unique et que nous avons à collaborer à un projet commun à toute l'humanité, expérience de la catholicité dont la source est l'unique dessein divin, mais qui doit se manifester pratiquement, non seulement dans la communion ecclésiale, mais, à notre niveau, dans l'expérience de recherche commune.

Aux disciples qui demandaient un savoir à Jésus, « où demeures-tu ? », il leur est proposé d'entrer dans une expérience : « venez et vous verrez » (Jn 1). La démonstration de la vérité est une apparition, une monstration, une ostension. Et sa solidité, son ferme appui s'éprouve dans le parcours d'un chemin d'existence.

Il y a ainsi une étrange évidence de la vérité, de l'ordre de l'expérience, et c'est ce mystère d'évidence jamais épuisé qu'explorent les théologiens... Une telle évidence nous précède radicalement, et ne peut que nous surprendre, en ce monde de doute généralisé. Comme si l'indétermination perpétuelle du monde dans ses fibres les plus intimes rejoignait notre indétermination personnelle et notre inaptitude à entrer dans la vérité, à reposer sur la vérité, à laisser la vérité advenir à nous ! Sommes-nous des ondes sur les réseaux sociaux ou des particules élémentaires dans une individualisation exaspérée ? Ce n'est pas pour rien que les « fake-news » comme l'on dit, sont une maladie des médias ; c'est une maladie des médiateurs du réel, qui, au lieu de montrer et de donner à connaître ce qui n'est pas caché, viennent à l'inverse voiler, dissimuler, transformer... Et n'y a plus, dans ce règne virtuel, de médiation authentique vers le réel.

Or, la théologie, c'est une médiation vers le réel. Ce réel qui nous précède et sans cesse vient à notre rencontre.

P. Christian Delarbre

P. Jean-Michel Poirier

Le Père Jean-Michel Poirier est maître de conférences à l'IERP. Membre de CERES (TR1), son domaine scientifique principal est l'exégèse biblique, son projet de recherche porte sur le cycle de Jacob en Genèse (25,16-35,29)

L'insolite et le scandaleux

Dans la pensée occidentale, la recherche spéculative semble avoir d'abord été l'apanage de la Grèce. Née en terre d'Israël, la Bible ne l'aborderait qu'à la marge, peut-être sous influence hellénistique. De la quasi-absence de réflexion philosophique dans le corpus de l'Ancien Testament, on ne saurait pourtant déduire que les sages d'Israël n'étaient pas capables d'une recherche approfondie sur le sens des choses, du monde et de Dieu.

Ainsi l'insolite aiguise leur appétit de connaissance, comme le montrent les proverbes « numériques ». On entend par là ceux qui sont bâtis sur un schéma $n / n+1$, dont voici un exemple :

« Voici trois choses qui me dépassent et quatre que je ne comprends pas : le chemin de l'aigle dans le ciel, le chemin du serpent sur le rocher, le chemin du navire en haute mer et le chemin de l'homme vers la jeune femme. » (Pr 30,18-19).

Le but de la Sagesse est précisément de « comprendre les propos de l'intelligence », de « comprendre le « proverbe » et l'allégorie, les paroles des sages et leurs énigmes » (Pr 1,2.6). Pour avancer et progresser, le sage s'intéresse donc à ce qui lui apparaît insolite aussi bien dans le comportement des animaux, dans des phénomènes naturels exigeant à la fois adaptation et développement de techniques humaines (en l'occurrence en navigation) que dans le mystère de la sexualité. La récurrence du terme « chemin » dans l'exemple choisi montre comment ils raisonnent : en rapprochant des phénomènes mystérieux chacun pris à part, ils comptent trouver ainsi une loi résultant d'un ordre pensé comme englobant, à la fois plus grand et plus haut que chaque phénomène particulier et qui soit capable de rendre compte de ceux-ci. Dans cette mesure, on peut parler d'une pensée préscientifique et d'une recherche authentique.

Le poème de Jb 28 tente d'articuler les développements des connaissances et du savoir-faire des humains avec une attitude proprement religieuse. Après avoir vanté dans une

première strophe (vv.1-12) les merveilles des techniques minières et métallurgiques, situant les hommes dans une position nettement supérieure aux animaux qui ne peuvent pénétrer dans les entrailles de la terre, le texte fait résonner cette interrogation : « La sagesse, où la trouver, et l'intelligence, où réside-t-elle ? » (v.12) La strophe suivante (vv.13-20) reprend un thème somme toute classique : cette Sagesse supérieure, l'homme ne peut l'acquérir, fusse avec les plus belles pierres ou les matériaux les plus précieux que son ingéniosité lui aura permis de trouver, de polir ou de confectionner, si bien que la reprise au v.20 de la question du v.12 résonne de façon plus dramatique encore. La troisième strophe (vv.21-28) indique la voie permettant d'y accéder : la « crainte de Dieu », c'est-à-dire une attitude à la fois éthique et religieuse de soumission à la révélation divine permet de recevoir la pleine connaissance qu'on nomme donc Sagesse (v.28). Car « Dieu en a discerné le chemin, il a su, lui, où elle réside » (v.23).

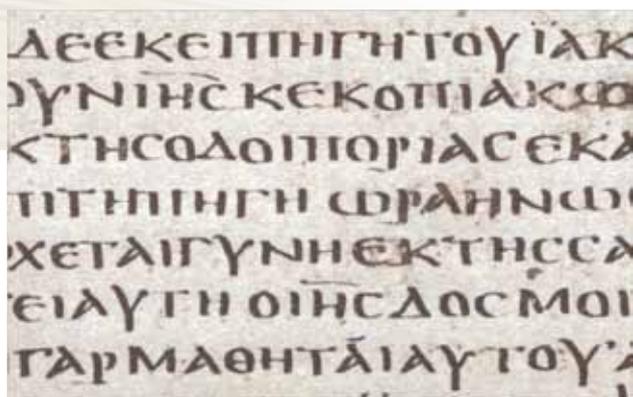
La foi en Dieu, vécue dans une attitude existentielle, viendrait-elle donc dissiper tous les mystères auxquels les hommes peuvent s'affronter ? Le livre de Job tout

entier montre d'abord que Dieu lui-même est un mystère, que sa conduite pouvait parfois apparaître scandaleuse aux humains et que l'ordre du monde frôle plus d'une fois l'absurde. Abordant le grand livre de la vie, le croyant peut douter de la justice divine. Ce n'est pas le moindre paradoxe que les « amis » de Job qui ont tout fait pour défendre celle-ci, quitte à dénier à Job son caractère « intègre et droit, craignant Dieu et s'écartant du mal » (1,1), se voient finalement condamnés par Dieu pour n'avoir pas parlé de Lui avec droiture (42,8), à la différence de Job qui n'a pourtant pas ménagé ses critiques ! Ils n'ont pourtant pas toujours erré quand ils parlaient de Dieu, mais n'ont su recevoir le « cas Job » comme une occasion de repenser à nouveaux frais leur théologie, leur anthropologie et même leur cosmologie. En déployant les mystères du créé devant les yeux ébahis de Job (ch.38-41), le personnage divin convie le lecteur du livre à ne pas se crispier sur ce qu'il sait mais à poursuivre sans fin sa recherche.

P. Jean-Michel Poirier

Le Codex de Bèze

On m'appelle « Codex de Bèze ». Je suis un très vieux parchemin du Nouveau Testament. Depuis le temps où un copiste a posé sur moi son calame, ma longue histoire m'a fait perdre bon nombre de folios. Bien des spécialistes se



Extrait du Codex de Bèze, parties des lignes de l'Évangile de Jean correspondant à Jn 4,6 à 8 : la rencontre de Jésus avec la Samaritaine.

sont penchés sur mon texte des évangiles et des Actes des Apôtres. Ils ont vu qu'à plusieurs endroits, je présentais des différences importantes par rapport aux autres manuscrits bibliques : changements lexicaux, différentes articulations de structure, rajouts de mots et autres variantes. Beaucoup de ces experts disaient que j'avais brodé pour me rendre plus intéressant et que j'étais donc moins ancien que d'autres témoins écrits.

Depuis plus de deux décennies, un chercheur catalan, bibliste et patrologue, Josep Rius-Camps et une professeure de l'Université du Pays de Galles, Dr Jenny Read-Heimerding, se sont intéressés à moi. Ils ont spécialement travaillé l'évangile de Luc et les Actes. Leur étude a montré qu'en fait, le contenu de mes variantes est souvent le signe de mon ancienneté. Paradoxalement, tout en m'ayant vieilli, ils m'ont redonné une certaine jeunesse.

Maintenant, un petit groupe d'enseignants et doctorants de CERES (TR1) de l'ICT, s'est joint au travail de ces deux grandes figures de l'exégèse et de la critique textuelle. Ensemble, ils travaillent sur le texte du 4^{ème} évangile. Ils espèrent publier bientôt en catalan, en français et en anglais les résultats de leurs recherches.

Bernadette Escaffre

Bernadette Escaffre

Le Professeur Bernadette Escaffre est membre de CERES (TR1), ses recherches portent sur les herméneutiques bibliques et l'évangile selon saint Jean. Elle travaille aussi sur le Codex de Bèze.



Nicolas Poussin - La danse de la vie humaine - 1634

Le spiritualisme français et le défi de la grâce

Le colloque international « Le spiritualisme français et le défi de la grâce » a été organisé par la Faculté de Philosophie de l'ICT avec le soutien de la thématique de Recherche « Christianisme : Héritages et Présence » (TR2) de CERES. Il a eu lieu le 9 et le 10 janvier 2019 sous la présidence de M. le Professeur Jean-Louis Viellard-Baron. Un nombre remarquable de jeunes chercheurs de plusieurs pays se sont donnés rendez-vous à Toulouse pour s'engager dans une réflexion commune et partager sur les philosophies de l'esprit de tradition française. Les travaux ont été introduits par un mot d'accueil de Monsieur l'Abbé Christian Delarbre, Recteur de l'ICT, qui a souligné l'importance scientifique du

colloque et a exprimé sa satisfaction quant à la présence d'un nombre aussi élevé de jeunes chercheurs, réunis autour d'un sujet essentiel comme celui de la grâce.

Les interventions ont porté sur certaines figures majeures de la tradition spiritualiste de langue française du dix-huitième, dix-neuvième et vingtième siècle : Maine de Biran, Felix Ravaisson, Henri Bergson, Marcel Jousse, Simone Weil, Vladimir Jankélévitch, Gabriel Marcel et Benjamin Fondane. Le colloque a été une occasion remarquable de confrontation et d'échange qui ont permis de saisir un certain air de famille entre des

personnalités qui, tout en étant individuellement caractérisées, regardent dans la même direction. Les études présentées sur la notion de grâce à partir de différents penseurs ont bien montré l'existence d'un terrain linguistique et conceptuel commun, qui, malgré les différences, anime ce courant de l'histoire de la philosophie. Les différentes interventions sur Felix Ravaisson, les références croisées à Maine de Biran et Henri Bergson, ainsi que la présentation des inédits de certains auteurs du spiritualisme ont été l'occasion de revenir sur la question des racines historiques et de la véritable portée des philosophies françaises de l'esprit. Une attention particulière a été aussi portée sur des figures apparemment plus excentriques telles que Marcel Jousse, Vladimir Jankélévitch et Benjamin Fondane.

Giulia Maniezzi

Le temps de la femme

L'idée d'organiser un colloque à l'Institut Catholique de Toulouse sur « le temps de la femme » a germé dans l'esprit des membres de la thématique de recherche 2 de CERES avant même que les médias s'emparent de ce thème ces derniers mois. Les aléas universitaires ont pris leur temps et le colloque, placé sous le patronage de l'Académie catholique de France a eu lieu les 18, 19 et 20 juin dernier. Suite à une introduction de Mgr Emmanuel Gobilliard, 22 intervenants d'horizons très différents ont pris successivement la parole sur le sujet jusqu'à ce que le président de l'Académie catholique de France, le Père Philippe Capelle, ne clôture cet événement. Bien qu'organisé en semaine, 300 personnes, laïques et religieuses, se sont succédées sur trois jours pour un moment de recherche intellectuelle soutenue par la prière et l'amitié. Intervenants et participants ont témoigné de leur joie d'avoir pu vivre ce moment. Nombre de participantes (car il faut avouer que la présence masculine fut plus discrète) ont confié avoir été frappées par la liberté de ton des intervenants et avoir écouté des paroles non seulement qu'elles n'écoutent pas sur les ondes mais qu'elles attendaient, parfois depuis trente ou quarante ans. C'était sans doute le moment favorable, le *kairos*. Les interrogations actuelles qui concernent le domaine de la sexualité ont été pour chacun une heureuse occasion de découvrir plus profondément la beauté de la différence humaine, sous l'impulsion du Pape François et de ses insistantes exhortations à mieux découvrir la figure féminine. « L'Église, nous dit d'ailleurs le Pape François, ne peut être elle-même sans la femme et son rôle ». La femme, pour cette Église et ce monde qu'il veut pauvre pour les pauvres, est, affirme-t-il, « indispensable ». En l'écoutant, il vient à l'esprit la figure du *Poverello* d'Assise et ce « François, relève mon Église ». Dans une homélie à Assise en 1989, le cardinal Ratzinger affirmait : « La première réponse de saint François à la demande du Crucifié 'Va et répare mon Église'

Giulia Maniezzi

Giulia Maniezzi (docteur en philosophie, Université Catholique de Milan et Institut Catholique de Toulouse) est aujourd'hui médiateur diplomatique. Elle a été assistante à la Faculté de Philosophie. Spécialiste de la pensée de Jankélévitch, elle se dédie aujourd'hui à des recherches sur la philosophie de Louis Lavelle.

était les pierres et l'argent. Mais l'Église du Seigneur est une maison vivante, construite par l'Esprit Saint avec des pierres vivantes. La seconde réponse, définitive vient par la Miséricorde divine, vient par l'initiative personnelle de l'Esprit Saint ; la réponse est cette jeune femme, Claire, qui désirait faire de son corps un temple pour Dieu seul. [...] Ce n'est pas sans signification profonde que sainte Claire ait été appelée à San Damiano », conclut le futur pape Benoît XVI. « Ce n'est pas [non plus] sans signification profonde » pour toute femme et tout homme à l'heure actuelle. Durant ce colloque sur « Le temps de la femme » et dans une société qui ne respecte pas toujours le rythme féminin, les Facultés de Philosophie, Théologie et Droit canonique ont allié leurs forces pour tenter humblement de mieux comprendre et mieux manifester la beauté, la grandeur et la richesse du mystère féminin dans son rapport au temps et pour le monde de ce temps. La parution des actes du colloque est prévu pour début 2020 aux Presses de l'Académie Catholique de France.

Aude Suramy

Aude Suramy

Aude Suramy est maître de conférences et Vice-Doyen de la Faculté de Philosophie. Membre de CERES (TR2), ses recherches portent essentiellement sur l'anthropologie et plus particulièrement sur la pensée de Karol Wojtyła/saint Jean-Paul II.



Camille CLAUDEL (1864 - 1943), L'Aurore, vers 1900 -1908, Nogent-sur-Seine, musée Camille Claudel © Marco Illuminati

Portrait d'une femme artiste : Camille Claudel*

Dès son plus jeune âge, Camille Claudel (1864-1943) montre des dispositions artistiques exceptionnelles doublées d'une détermination sans faille qui propulsent la jeune fille dans le monde de l'art en particulier celui de la sculpture. Autodidacte, ces œuvres de jeunesse réalisées alors qu'elle a juste 12 ans témoignent déjà d'un sens artistique que sa formation à l'académie Colarossi en 1882 ne fait que confirmer. La rencontre avec Auguste Rodin en 1883 opère un tournant capital dans la vie de la jeune femme. Ces deux artistes ont en commun la sculpture comme

respiration. La précocité de Camille Claudel éblouit Rodin. La puissance créative de Rodin la met au défi de se dépasser. Dans leur collaboration au caractère passionnel si souvent souligné, on remarque son professionnalisme. Certes elle travaille aux commandes du maître mais elle reste très attentive au développement de sa créativité. Camille Claudel a conscience qu'elle a quelque chose à apporter à la sculpture, monde masculin en ce XIX^{ème} siècle et peu enclin à partager son champ d'action avec le féminin.

Elle mobilise alors une grande force de travail et réalise en 1886 « L'abandon ou Shâkountalâ »¹. Un chef d'œuvre dans lequel l'artiste traite du rapport singulier de l'amour dans sa dimension d'abandon et d'altérité qui fera dire au critique d'art, Mathias Morhardt², qu'il s'agit d'une œuvre de maître qui en porte les signes d'élection. Le mot élection dit tout et trace l'avenir exigeant de l'artiste. Tout aussi extraordinaire est le buste de Rodin qu'elle exécute en 1892. On y voit le visage de cet homme émergeant d'une imposante barbe semblable à un flot d'écume, transformant le célèbre sculpteur en « Vulcain » invincible.

En 1893 la rupture difficile et douloureuse avec Rodin signe le début d'un nouveau départ. Camille Claudel veut affirmer l'autonomie de sa pensée artistique et se détacher du sculpteur auquel on l'associe trop souvent. Elle s'intéresse alors aux réalisations d'après nature et produit des scénettes intimistes d'un genre nouveau. C'est l'époque des « Causeuses », de « La vague » et de « La profonde pensée ». Elle saisit chez les femmes la simplicité de leur vie quotidienne et l'intimité de leurs échanges. Le résultat est là. Sublime et convainquant. Ces sculptures nous invitent au dialogue. Elles nous intriguent et nous entraînent dans leur monde et ceci est d'autant plus étonnant que beaucoup d'entre elles nous tournent le dos sans que cela nuise le moins du monde au partage. Le talent de Camille Claudel est devant nous. Il réside dans sa capacité à transmettre de l'émotion à la matière. Et c'est bien ce qui fascine, séduit et force l'admiration. « La valse » en est un autre exemple. Un couple danse une valse sans fin et nous voilà entraînés, l'espace d'un instant, dans cette étreinte amoureuse qui devient la nôtre. En 1900, Camille Claudel participe à l'exposition universelle où elle expose plusieurs œuvres. Après 1906, elle ne sculpte plus et s'isole de plus en plus.

S'amorce alors la fin tragique de cette grande artiste. Incomprise par son milieu familial qui voit dans son caractère indomptable et son comportement inadapté les signes d'une folie (paranoïa), sa famille, sa mère en particulier et son frère, organisent son transfert en hôpital psychiatrique. Au mois de mars 1913, juste après la mort de son père, Camille Claudel devient l'otage d'une institution, Ville-Evrard où elle est internée de force. Puis elle est transférée à l'asile de Montdevergues situé en pleine campagne, à 5 kilomètres d'Avignon. Elle subit un enfermement, un enlèvement précisera l'intéressée, orchestré

d'abord par sa mère qui exige que sa fille ne reçoive ni visite ni courrier, puis par son frère, Paul Claudel, qui à la mort de sa mère laissera la situation inchangée. Camille Claudel se bat pour recouvrer sa liberté et quitter ce cauchemar. Mais ni elle, ni les conseils des médecins qui plaident pour son retour auprès des siens, ne seront entendus. Le 19 octobre 1943 à 78 ans, elle meurt de faim dans le plus grand anonymat et est enterrée dans la fosse commune. Une lettre de Paul Claudel datée du 21 octobre 1943, donc peu de jours après la mort de sa sœur, nous laisse quelque peu dubitative. Écrivant à sa fille Louise, il confesse : « Il y a 30 ans que nous avons interné cette malheureuse (Camille), et depuis la guerre je me reproche de l'avoir complètement abandonnée. Malgré les difficultés, j'aurais dû m'arranger pour aller la voir, la paresse m'en a empêché. »

Camille Claudel est entrée dans l'art comme on entre en religion. Avec ferveur, courage et sans concession. Ses œuvres portent la marque de son art : exigeant, audacieux et subtil. La très touchante réalisation de « l'Aurore » qui, les yeux dirigés vers le ciel, nous invite à la méditation en est un exemple émouvant. Il est impossible de comprendre que cette femme qui approchait de si près l'innocence et l'ineffable ait été réduite au seul personnage sauvage dépeint par sa famille. Comment se fait-il que ses œuvres n'aient pas été regardées, interrogées de sorte à y voir ce que Camille Claudel était aussi ? Une âme sensible, une belle âme qui se reflète dans « l'Aurore » à laquelle elle semble bien avoir prêté ses traits. On regrette de ne pas savoir de quelle façon cette grande artiste aurait évolué si sa veine créatrice n'avait pas été brisée par les siens.

Pascale Cazalès

Directrice du pôle Art et Patrimoine de l'ICT

Pascale Cazalès

Pascale Cazalès est maître de conférences. Directrice du pôle Art et Patrimoine de l'ICT. Membre de CERES (TR2), ses recherches portent sur l'art moderne et contemporain.

¹ Pour l'ensemble des sculptures, voir le site du musée Camille Claudel : <http://www.museecamilleclaudel.fr>

² Mathias MORHARDT, « Mademoiselle Camille Claudel », in *Mercur* de France, Paris, 1898, pp. 710-755

³ Extrait de la communication prononcée le 19 juin lors du colloque international « Le Temps de la femme » organisé par la TR2 de l'Unité de recherche CERES, les 18-20 juin 2018

fr. Philippe-Marie MARGELIDON, o.p.

Le fr. Philippe-Marie Margelidon est dominicain de la Province de Toulouse. Il est professeur de théologie dogmatique (ICT-FDT, ISTA et au Studium des dominicains), directeur de la Revue thomiste et membre de CERES (TR2). Ses recherches portent sur la théologie thomiste, la christologie et les sacrements.

La théologie selon la tradition thomiste

La recherche théologique qui a Dieu pour objet s'opère à la lumière de la raison éclairée par la foi (*ratio illustrata fide*). Précisons que c'est une raison reprise de l'intérieur par la foi et s'appliquant à l'œuvre d'investigation qui la caractérise : « La raison conduite par la foi (*ratio manuducta per fidem*) grandit en ceci qu'elle comprend mieux les réalités crues et d'une certaine manière parvient à les saisir par l'intelligence » (*Sent. I*, prol. a. 3). Si la philosophie n'a d'autre lumière que la raison, la théologie ou *Sacra doctrina* trouve sa norme dans la foi par laquelle elle accueille la révélation :

La *Sacra doctrina* traite de Dieu d'une manière absolument propre [...] car elle en traite non seulement en tant qu'il est connaissable à partir des créatures [...] mais encore quant à ce qu'il est seul à connaître de lui-même et qu'il nous a communiqué par la révélation. (*Sum. theol.*, Ia, q. 1, a. 6 ;)

Le concile Vatican I a défini les conditions intellectuelles, morales et spirituelles de la théologie spéculative, c'est-à-dire de la raison éclairée par la foi en quête de l'intelligence du mystère de Dieu. Elle doit le faire en cherchant avec soin (*sedulo*) c'est-à-dire le sérieux de la recherche



Carlo Crivelli
Portrait de Saint Thomas d'Aquin
1494

scientifique ; avec piété (*pie*) et modération (*sobvie*) c'est-à-dire mesure et humilité. Ces conditions sont celles qui caractérisent la démarche théologique de l'Aquinat. Sa méthode d'approche du mystère de Dieu est analogique. En effet, entre le monde auquel nous avons immédiatement accès et Dieu, dont nous ne pouvons connaître l'essence, il y a une certaine ressemblance, fondée sur une communauté de rapports, et une profonde dissemblance : Dieu ne ressemble pas à sa créature. Qui dit, presque sous forme de paradoxe, analogie (et non univocité ou équivocité) dit ressemblance dans la dissemblance et réciproquement. L'usage de l'analogie pour la connaissance de Dieu met en œuvre un processus en trois temps, dont il faut

impérativement cumuler les effets pour que la démarche aboutisse. Il y a d'abord l'approche par la voie de causalité qui remonte de l'effet vers sa cause (*via causalitatis*) : de l'existence de la bonté en ce monde on conclut à l'existence d'une cause de toute bonté. Mais on ne peut en rester là : isolément prise, la voie de causalité ne nous ferait pas quitter l'univocité ; on resterait dans le même genre : Dieu serait bon à la manière de l'homme. Il faut donc rectifier aussitôt par la voie de négation (*via negationis*) qui consiste à

écarter de Dieu le mode humain de réalisation de la bonté : Dieu n'est pas bon à la manière dont les créatures sont bonnes (limitées, mélangées au mal, etc.). Mais cette voie seule ne suffirait pas davantage, car elle resterait dans l'ordre de l'équivocité : le même mot recouvrirait deux concepts totalement différents. Il faut donc reprendre l'acquis positif de la première voie et, sans perdre le bénéfice de la négation apportée par la seconde, pousser son processus jusqu'au terme par la voie d'éminence (*via eminentiae*) – nous avons alors l'analogie : cette perfection que nous appelons bonté se retrouve en Dieu selon un mode que nous ignorons. Il y a bien ressemblance, et assurer que Dieu est bon cela veut dire quelque chose, mais la dissemblance ne perd pas ses droits : « Entre le Créateur et la créature il ne peut y avoir tellement de ressemblance que la dissemblance ne soit plus grande encore » (*Dumeige*, n° 225). Règle d'or de l'analogie, cette affirmation du quatrième concile du Latran rappelle en tout temps que le discours de l'homme ne pourra jamais s'approprier en maître la réalité de Dieu¹. Ce qui veut dire aussi que si les mots et concepts humains, même garantis par la Révélation, permettent d'atteindre quelque peu la réalité signifiée (*ratio significata*), ils ne renseignent pas pour autant sur le mode proprement divin selon lequel elle existe en Dieu (*modus significandi*).

L'analogie est modeste mais vraie, de sorte que le labeur théologique n'est pas vain. Elle use de la raison et de la philosophie, auxiliaire indispensable, puisqu'elle tente de parler de Dieu, de le manifester autant qu'il est possible à l'homme en ce monde. On dira que la théologie est ostensive (*ostendere* : montrer) et non pas déductive. En effet, il ne s'agit ni de prouver les vérités de la foi, ni de démontrer d'autres vérités à partir d'elles, mais simplement de mettre en rapport les liens intrinsèques qui relient les différents mystères de la foi, et finalement de montrer comment et en quoi tout le créé s'explique et s'ordonne à partir de Dieu connu par la raison et par la foi.

En dépendance de la foi qui est son âme, la théologie réalise une certaine anticipation (*praelibatio quaedam*), un avant-goût de la connaissance qui sera celle de la vision bienheureuse. Comme dit saint Thomas : « La fin ultime de cette doctrine c'est la contemplation de la vérité première dans la patrie » (*Sent. prol.*, q. 1, a. 3, sol. 1). La théologie est une « science pieuse » (M.-D. Chenu), ce qui est un signe d'authenticité et de perfection.

Les activités philosophiques et théologiques à la Revue thomiste

Les études thomistes dans la province dominicaine de Toulouse sont représentées par la Revue thomiste et l'Institut saint Thomas d'Aquin. Les étudiants qui participent aux cours et travaux de ces deux instances

manifestent la vitalité du thomisme français dans le sud de la France. Avec un collège de cinq professeurs stables et de neuf enseignants associés, l'ISTA et la Revue thomiste forment un solide tandem. Les recherches prennent des formes variées : articles, livres individuels et ouvrages collectifs dans des collections qui lui sont propres comme la *Bibliothèque de la Revue thomiste*, *Sed contra*, et la collection de Philosophie chez Lethielleux. La philosophie et la théologie, à part presque égale, se partagent ces publications dans des proportions variées selon les semestres.

La Revue thomiste fédère ainsi l'ensemble des contributions et leurs auteurs, dominicains pour la plupart, mais pas exclusivement. Saint Thomas n'est pas la chasse gardée des fils de saint Dominique, de nombreux universitaires travaillent la pensée du docteur angélique, c'est pourquoi se développe depuis plusieurs années un réseau de collaborations. Rappelons que le but de ces institutions et des publications est la connaissance, l'étude et le développement de la pensée de saint Thomas et de la tradition thomiste. Les contributions publiées en quatre livraisons annuelles par la Revue thomiste attestent de leur fécondité.

L'année 2019 fut l'occasion d'un troisième et dernier colloque sur Maritain et la mystique (Toulouse) les 10 et 11 mai. La Revue thomiste a participé cette même année à l'organisation du premier colloque sur le collaborateur de la Revue pendant plus de cinquante ans, Aimé Forest (1898-1993) à Montpellier les 12 et 13 avril. En 2020, il y aura une journée d'études théologiques, le 9 mai, autour de la théologie de Joseph Ratzinger. En 2022, ce sera une journée philosophique sur le thomisme analytique français. Entre temps, en 2021, l'ISTA traitera, sous la forme d'un colloque à l'ICT, du concept de nature et ses implications philosophiques et théologiques. En 2023, année de l'anniversaire de la canonisation du docteur commun, on abordera le *statut doctrinal de saint Thomas d'Aquin dans l'histoire de la pensée catholique* : thomisme et antithomisme, tradition thomiste et Écoles thomistes entre le XIV^{ème} et le XXI^{ème} siècle.

En 2025, qui sera l'année du huitième centenaire de la naissance du saint docteur, la Revue thomiste et l'ISTA organiseront à Toulouse un grand colloque de trois jours sur *Le thomisme français de l'époque moderne au début du XXI^e siècle : figures et thèmes*. Cette même année verra la publication d'une nouvelle traduction de la Somme de théologie aux Belles Lettres, et un volume d'histoire du *thomisme français* (1920-2010). D'ici-là d'autres travaux verront le jour.

fr. Philippe-Marie Margelidon, o.p.

Directeur de la Revue thomiste

Professeur de théologie dogmatique (ICT-FDT-Studium)

¹ Cf. *Sum. theol.*, la q. 13 a. 5 6 ; H. D. GARDEIL, *Initiation à la philosophie de saint Thomas d'Aquin*, t. IV, *Métaphysique*, Paris, Cerf, 1960, p. 34-44 (analogie), et p. 125-135 (causalité).

Mgr Aimé-Georges Martimort (1911-2000) : un serviteur de l'Église

Depuis le mercredi 30 janvier 2019 la Bibliothèque universitaire de l'ICT se nomme désormais Bibliothèque Aimé-Georges Martimort du nom de son fondateur.

Qui est donc cet homme qui, durant plus de 50 ans, a travaillé à l'ICT et a contribué à sa notoriété ?

Né dans la «ville rose» le 31 août 1911, Aimé-Georges Martimort était avant tout prêtre de l'Église de Toulouse. Bien que ses activités se soient souvent exercées au-delà des frontières de son diocèse, il y demeura toujours attaché par sa résidence et son enseignement à l'Institut Catholique. Remarqué par le recteur, Mgr Bruno de Solages, il est envoyé à Rome où il acquiert un diplôme de bibliothécaire et fréquente l'Institut pontifical d'archéologie chrétienne qui l'initie à la science liturgique.



Mgr Martimort, 1983.
Photo donnée à l'auteur de l'article en 1999

Dès son retour, en octobre 1938, d'une part, il devient bibliothécaire de l'Institut catholique. Grâce à son dynamisme et à sa compétence, le lieu devient très vivant. Des professeurs aux étudiants, tous se sentent vraiment accueillis et ont plaisir à fréquenter ce nouveau lieu qui favorise la recherche scientifique mettant à la portée de tous une véritable richesse intellectuelle. D'autre part,

Aimé-Georges Martimort commence également à enseigner l'histoire de la liturgie, matière toute nouvelle dans les Facultés de Théologie.

Il exercera ces fonctions jusqu'à sa retraite, en 1981.

Les cours de Martimort préparés avec soin étaient clairs et précis voulant donner aux étudiants le goût d'aller aux sources. C'est là qu'a pu se préciser et prendre corps le projet déjà ancien de composer un manuel d'introduction à la liturgie. Avec des collaborateurs qu'il choisira il publiera les diverses éditions de *L'Église en prière*, de 1961 à 1965, et celle, entièrement renouvelée, dont les quatre volumes sortiront en 1983 et 1984.

Par tempérament et par formation, Martimort aurait pu rester, toute sa vie, ce qu'on appelle un «rat de bibliothèque», comblé par des recherches d'érudition. Or il fut habité par une hantise pastorale et un souci passionné de promouvoir une participation des fidèles à la liturgie qui les amène à témoigner de leur foi.

Participant, par hasard à la réunion de fondation du Centre de Pastorale Liturgique (CPL), le 20 mai 1943, l'abbé Martimort contribua abondamment à en préciser le statut et la méthode de travail : il promeut l'interdisciplinarité. En fait, peu à peu il gagna la confiance des évêques qui firent appel au C.P.L. pour des sessions de formation dans les diocèses, et même pour l'élaboration de documents officiels. Engagé également dans la collaboration avec les liturgistes étrangers, Aimé-Georges Martimort fut appelé parmi les consultants de la Commission préparatoire *De sacra liturgia* du concile Vatican II. Après la promulgation de la Constitution sur la Liturgie *Sacrosanctum Concilium*, il participe au Conseil pour sa mise en œuvre. Consultant du groupe d'études chargé de la concélébration, de la communion sous les deux espèces, de celui qui traitait des rites de la Chapelle papale ainsi que de celui qui se consacrait au Cérémonial des évêques, Martimort eut surtout à diriger l'élaboration de la réforme de la Liturgie des Heures dont la portée apparaît bien dans son commentaire de la *Présentation de la Liturgie des Heures* publié en 1971.

Le maître d'œuvre de l'ouvrage *L'Église en prière* avait une piété liturgique, un zèle fervent et éclairé pour la sainte Église.

Son ambition était d'en être un fidèle serviteur au sens évangélique de ce dernier terme, car Aimé-Georges Martimort était un homme libre.

Il l'a manifesté pendant l'occupation allemande en participant à la Résistance, et sa dévotion à l'Église n'a jamais comporté la moindre servilité. Il a toujours gardé une franche liberté de jugement jusqu'à la veille de sa Pâque, le 20 janvier 2000.

Selon ses volontés, à sa mort, sa bibliothèque personnelle constituée principalement de plusieurs centaines d'ouvrages d'histoire, de patristique, de théologie sacramentaire et de liturgie fut confiée à l'Institut catholique. Aujourd'hui la Bibliothèque de l'ICT met à la disposition des chercheurs un fonds Martimort assez exceptionnel en attendant que, dans un délai à moyen terme, ses archives riches de documents inédits soient consultables.

fr. Benoît-Marie Solaberrieta

fr. Benoît-Marie Solaberrieta

Le frère Benoît-Marie Solaberrieta est moine bénédictin de l'abbaye N-D de Belloc (64).

Il enseigne la liturgie à la faculté de Théologie de l'ICT.

Théologie des pratiques

La théologie des pratiques repose sur une manière de faire de la théologie couramment appelée « théologie pratique ». Celle-ci a souvent été comprise comme théologie pastorale ayant pour objet l'étude des pratiques individuelles ou collectives des chrétiens. Son objet est le christianisme concret.

Les initiatives prises pour annoncer l'Évangile, célébrer le mystère pascal, édifier la communauté, soutenir les personnes et/ou agir dans la société, constituent autant de pratiques essentielles du christianisme que la théologie doit analyser, accompagner, critiquer et promouvoir.

Les conceptions de la théologie pratique se distinguent par leur diversité pour ne pas dire leur multiplicité. Pour certains, la théologie pratique est l'étude de la théologie de manière à la rendre pertinente pour l'appliquer aux préoccupations quotidiennes ; pour d'autres, elle est consacrée à l'application pratique des réflexions théologiques ; pour d'autres encore, elle a pour objectif de préparer les étudiants à mettre en pratique les connaissances acquises en vue d'un ministère efficace auprès de ceux qui les entourent, à la fois dans leur vie personnelle et dans les missions reçues au sein de l'Église.

À l'Institut d'Études Religieuses et Pastorales (IERP) de l'ICT, l'objectif qui est revendiqué est celui de former des personnes aptes à transmettre la foi chrétienne et à « en rendre compte » ; à cet effet, sont particulièrement prises en compte les questions de société et de pastorale dans la réflexion théologique.

Quelle est la mise en œuvre concrète de cette théologie dans les enseignements ?

La théologie pratique ne se contente pas d'examiner et de comprendre les contenus théologiques, elle cherche à les appliquer dans la vie quotidienne de manière à faire de la Bonne Nouvelle de l'Évangile un ferment du monde présent. Par exemple : en Bible, l'accent est mis sur comment l'enseignement biblique peut influencer notre vie dans le monde présent et aussi comment, dans cet enseignement, certaines réponses posées par le monde trouvent leurs

réponses ; il y a toujours ce va-et-vient entre la réflexion et la pratique. L'idée des cours de théologie pratique est d'équiper les chrétiens, non seulement de connaissances théologiques, mais de compétences professionnelles requises pour exercer un ministère dans le monde moderne et/ou de trouver un sens et une cohérence à leur agir : c'est le cas par exemple pour les aumôniers des établissements de santé.

En ce sens, la théologie pratique essaie d'intégrer la foi vécue dans le champ de la recherche d'une meilleure compréhension de Dieu, de son projet de salut pour l'humanité, des relations qu'il établit avec l'humanité et de ce que cela provoque pour les relations entre les êtres humains. La théologie pratique se questionne sur l'agir chrétien, met en place des méthodes pour travailler rigoureusement ces actions, développe une réflexion sur l'annonce de l'Évangile dans le contexte actuel de mutation radicale du rapport entre christianisme et société. Le défi constant de cette discipline, appuyée sur l'expérience et tournée vers l'application, est de ne jamais s'affranchir de la recherche critique, car elle est sans cesse confrontée aux écarts entre l'expression traditionnelle de la foi et la pensée contemporaine sécularisée.

Théopraxis, la nouvelle collection des Presses de l'ICT, créé en 2015, veut honorer cette recherche en théologie pratique. Elle s'adresse autant aux acteurs de la pastorale qu'aux biblistes et théologiens ; elle veut rendre compte d'une réflexion théologique universitaire exigeante qui a le souci de ce dialogue fécond entre foi et culture, à l'écoute des préoccupations de l'Église et du monde.

Sr. Odile Hardy

Sr. Odile Hardy

Religieuse Xavière, Sr Odile Hardy est directrice de l'Institut d'Études Religieuses et Pastorales. Docteur en théologie et membre de CERES (TR1), elle dirige ses recherches vers l'anthropologie et la spiritualité contemporaines. Elle a publié sur Maurice Zundel aux Presses Universitaires de l'ICT.

Collection TheoPraxis

Théopraxis, la nouvelle collection des Presses universitaires de l'ICT, créée en 2015, veut honorer cette recherche en théologie pratique. Elle s'adresse autant aux acteurs de la pastorale qu'aux biblistes et théologiens; elle veut rendre

compte d'une réflexion théologique universitaire exigeante qui a le souci de ce dialogue fécond entre foi et culture, à l'écoute des préoccupations de l'Église et du monde.

Père Etienne Richer

Le Père Etienne Richer est maître de conférences et doyen de la Faculté de Droit canonique. Qualifié CNU aux fonctions de maître de conférences en théologie catholique, il est membre de CERES (TR2). Ses recherches portent à la fois sur la théologie mariale et spirituelle, ainsi que sur la crise et les fondements du droit pénal de l'Église.

Partenariat avec l'Université Toulouse 1 Capitole : une Journée d'études inter-facultaire jubilaire

Sur le thème de « La Jurisprudence », la XXIV^{ème} édition de la Journée d'études inter-facultaire organisée conjointement par la Faculté de Droit canonique de l'Institut catholique de Toulouse, dans le cadre des activités de recherche de son Unité de recherche « Culture, Éthique, Religion et Société » (UR-CERES), et l'Institut de Droit privé de la Faculté de Droit et de Science Politique de l'Université Toulouse 1 Capitole, initiée en 1995 par le Professeur Jean-Louis Gazzaniga, aujourd'hui vicaire général du diocèse de Nice, s'est tenue le 18 octobre 2018 en salle Tolosa de l'Institut Catholique.

Il est de coutume que cette Journée d'études inter-facultaire annuelle se déroule alternativement, d'une année à l'autre, soit dans les locaux de la Faculté de Droit et de Science politique de l'Université Toulouse 1 Capitole, soit dans ceux de l'Institut catholique de cette même ville universitaire. Dans le même sens, il est significatif, comme reflet éditorial d'une durable et féconde collaboration, qu'après une publication des Actes de la XXIII^{ème} Journée d'études sur « Le Temps » dans la revue des ANNALES de l'Université

Toulouse 1 Capitole¹, ceux de la XXIV^{ème} Journée soient en préparation dans la collection « Droit canonique » des Presses Universitaires de l'ICT. Une telle initiative et une telle alternance s'inscrivent pleinement dans le sens de la culture de la rencontre et de la transdisciplinarité (qui n'est pas confusion des savoirs et des institutions), à laquelle le pape François a résolument tenu à engager les facultés ecclésiastiques du monde entier à l'occasion de la constitution apostolique *Veritatis gaudium* (8 décembre 2017).

La prochaine Journée d'études inter-facultaire, qui sera la vingt-cinquième consécutive, ouverte comme chaque année au public intéressé tout en étant particulièrement destinée aux étudiants respectifs des Facultés organisatrices, aura pour thème « L'Argent » et se tiendra le 7 novembre 2019 en l'amphithéâtre Jules Isaac de l'Université Toulouse 1 Capitole.

P. Étienne Richer

¹Cf. « Le temps et le droit », dans ANNALES de l'Université Toulouse 1 Capitole - Tome LVIII (2018).



P. Grégory Woimbée

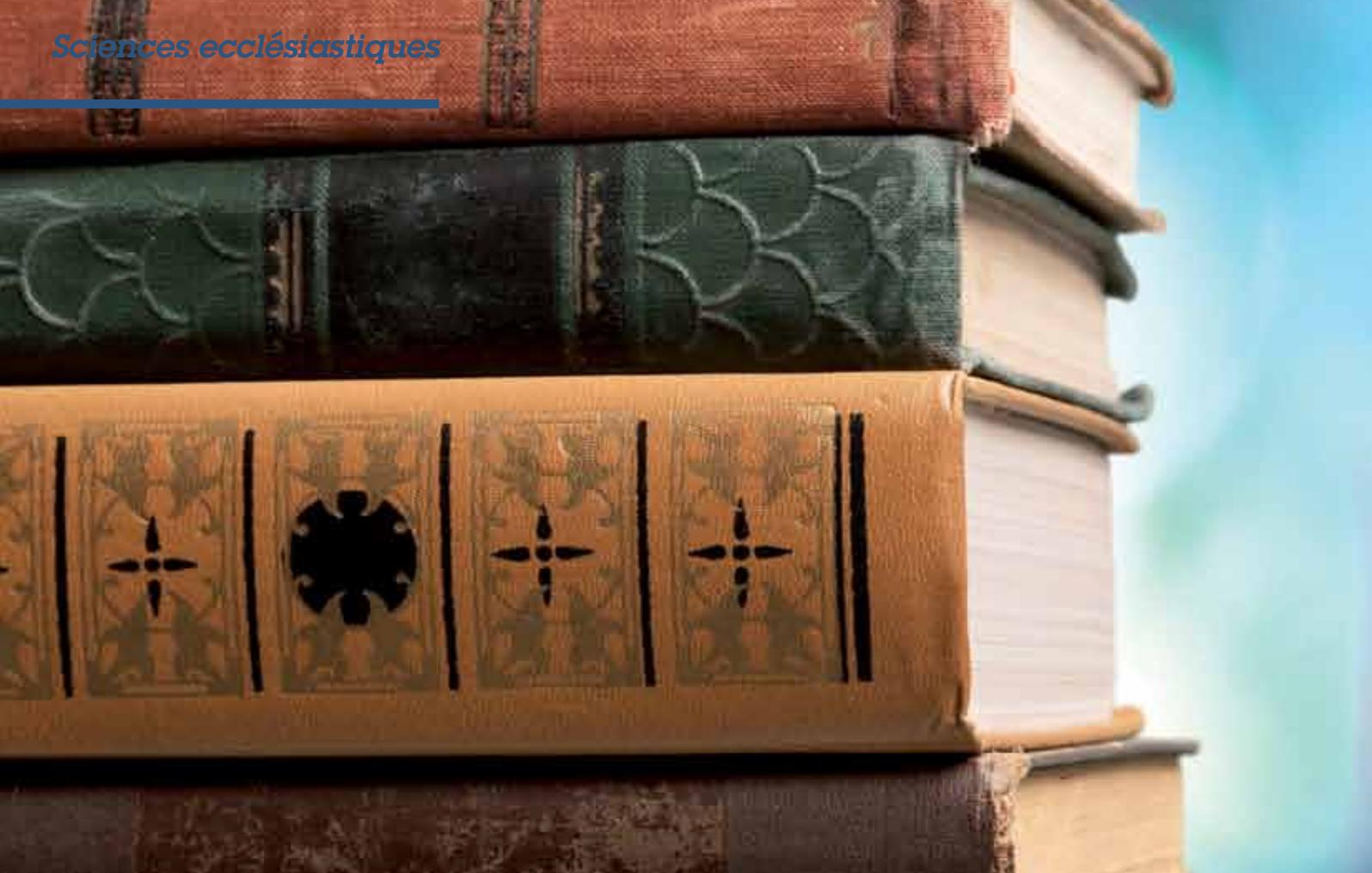
Le Professeur Grégory Woimbée est Vice-Recteur « Recherche et Relations Internationales » de l'ICT. Membre de CERES (TR2), ses recherches portent sur l'Histoire et la Théologie.

L'Église et l'ecclésiologie post-Vatican II

Alors que beaucoup veulent « réparer l'Église » dans un contexte particulièrement difficile et éprouvant pour les fidèles du Christ, alors que la mise à jour d'abus sexuels et, plus largement de phénomènes internes de corruption, font douter beaucoup d'entre eux et paniquer beaucoup d'autres, alors qu'accélération et intensification des effets se font sentir sous la pression des réseaux sociaux et de l'économie médiatique dans le contexte d'un effondrement de toute parole d'autorité, alors que domine la tentation court-termiste de projeter sur l'Église son propre agenda idéologique en matière de réforme, alors que tout se dit et s'entend dans une atmosphère de relativisme culturel, les théologiens de l'ICT ont estimé qu'il était opportun d'ouvrir une autre voie et d'offrir une réflexion sur l'Église plus enracinée, plus profondément théologique. Le temps de la

foi est plus lent, il est plus long aussi, requérant d'infinies enquêtes, recherches et analyses, mais il est infiniment plus fécond. Avec le désir d'une pensée réellement durable, la nécessité de prendre de la hauteur en vue de participer aux débats actuels sans se contenter de commenter sociologiquement et journalistiquement l'actualité, ils lancent un projet commun qu'ils ont appelés « Du Mystère de l'Église à l'Église dans le Mystère. L'ecclésiologie post-Vatican II ». Ils le déploieront selon trois grands axes : - les développements ecclésiologiques depuis Vatican II, - la fonction des Pères de l'Église dans sa norme et son auto-compréhension, - l'Église comme lieu de crédibilité du christianisme.

P. Grégory Woimbée



Recherche doctorale : rencontre avec trois doctorants



Théologie

**Quel est le champ de votre recherche ?
Où en êtes-vous de vos recherches ?
Avez-vous déjà publié ?**

Sandrine Caneri : Je travaille dans le domaine de l'interprétation de la Bible par les deux communautés juive et chrétienne dans les premiers siècles de notre ère. En ce début de mois de février je prépare ma soutenance qui aura lieu début avril.* J'ai déjà publié beaucoup d'articles sur ce

sujet dans diverses revues, ainsi qu'un ouvrage au Cerf, et un autre ouvrage sur la solitude publié début avril dans le cadre de la collection « Ce que dit la Bible sur... ? » (Nouvelle Cité).

Quel thème travaillez-vous et quelle est votre méthodologie ?

SC : Je travaille l'herméneutique des rabbins et celle des Pères de l'Église. Je m'appuie sur toutes les sources anciennes

qui sont susceptibles de me renseigner sur la méthode que ces anciens utilisaient pour comprendre le texte biblique.

Quels liens avez-vous avec d'autres chercheurs ?

SC : Nous avons des liens très cordiaux, entre enseignants et doctorants chercheurs catholiques et orthodoxes, de l'ICT ou d'autres universités. Ce sont des liens d'amitiés, mais aussi de travail et d'entraide mutuelle. Selon le domaine de travail, nous sommes en lien plus ou moins étroit. Nous avons toujours un grand respect et une ouverture sur le domaine de recherche des autres.

Sandrine Caneri

Étudiante en doctorat à la Faculté de Théologie. Auteure de *Rencontre de Rebecca au puits*, Cerf (Étude de la Bible dans ses traditions, Études, n°1), Paris, 2014, 224p.

* La thèse « De son sein couleront des fleuves d'eau vive » (Jn 7,38). Les rabbins du Talmud et les Pères de l'Église ancienne lisent l'Écriture » a été soutenue avec succès le 9 avril 2019.

Droit canonique

Quel est le champ de votre recherche et l'état de votre recherche ?

Je travaille sur l'exercice du pouvoir de gouvernement dans l'Eglise-Famille de Dieu au Burkina-Faso, dont je suis originaire. Après plusieurs années d'exercice presbytéral qui m'ont conduit jusqu'à la charge de Vicaire général, mon évêque a souhaité que je poursuive à Toulouse des études de droit canonique afin de pallier la carence de personnel spécialisé. J'y ai suivi avec succès le cursus de licence. Puis, sous la conduite de mon directeur de thèse, M. le Professeur B. CALLEBAT, je me suis lancé dans cette vaste entreprise doctorale. Il s'est agi dans un premier temps de relever les sources disponibles, à la fois archivistiques et documentaires. C'est ainsi que, dans ma première année de recherche, je me suis rendu sur les sites administratifs des Missionnaires d'Afrique, « Pères Blancs », à Paris et à Rome, où est conservée la mémoire historique et religieuse de mon champ d'études.

Quel est votre démarche, votre méthodologie ?

La démarche scientifique ne présente guère d'originalité quant à la forme. Elle suppose une rigueur et une régularité éprouvées dans le travail. Ce point est essentiel, surtout lorsque, dans le même temps, on exerce une charge paroissiale

au service d'un diocèse. Ce travail est ponctué de rencontres régulières avec le directeur de thèse. Surtout, le juriste, au cours de ses études, est préparé à cette perspective savante et exigeante.

Quel est le lien que vous avez avec les autres chercheurs (Collège doctoral, UR) ?

Les liens sont ponctuels car notre démarche doctorale est évidemment personnelle. Les journées d'études et les colloques, articulés autour des travaux organisés par CERES, sont cependant le lieu privilégié de nos échanges. Il existe une fraternité forte entre les doctorants de la Faculté de Droit canonique, probablement lié à l'esprit d'amitié entretenu dans ce cycle d'études.

Abbé Stanislas BALO

Étudiant en doctorat à la Faculté de Droit canonique.
Prêtre en service dans le diocèse de Carcassonne et Narbonne.

Philosophie

Giuseppe Lusignani. *Coram Deo.*

Introduction à la phénoménologie de la religion, Queriniana, Brescia, 2019.

D'une pluralité des voix, on peut difficilement arriver à une polyphonie accordée et harmonieuse. Il faut passer par des dystonies et crépages, parfois en se battant en duel âprement. Probablement, cette métaphore est une des plus appropriées pour exprimer les problèmes que l'auteur va affronter pour parler de phénoménologie de la religion. Dans le livre *Coram Deo 1. Introduzione alla fenomenologia della religione*, avec l'avant-propos d'Andrea Bellantone (Queriniana, Brescia 2019), on veut naviguer entre deux lignes, les deux parties de texte, et formuler en conclusion un désir. La première partie, après avoir constaté la difficulté de définir la religion en raison de la pluralité d'expériences concrètes constituant ce phénomène, est dédiée au thème de la phénoménologie avec une particulière attention à la transcendance. Si le divin est transcendance pure, alors ce qui domine est une philosophie de la religion. La phénoménologie en effet doit se rapporter au phénomène et le soumettre à la discipline de l'époché. L'attention au thème du sacré,

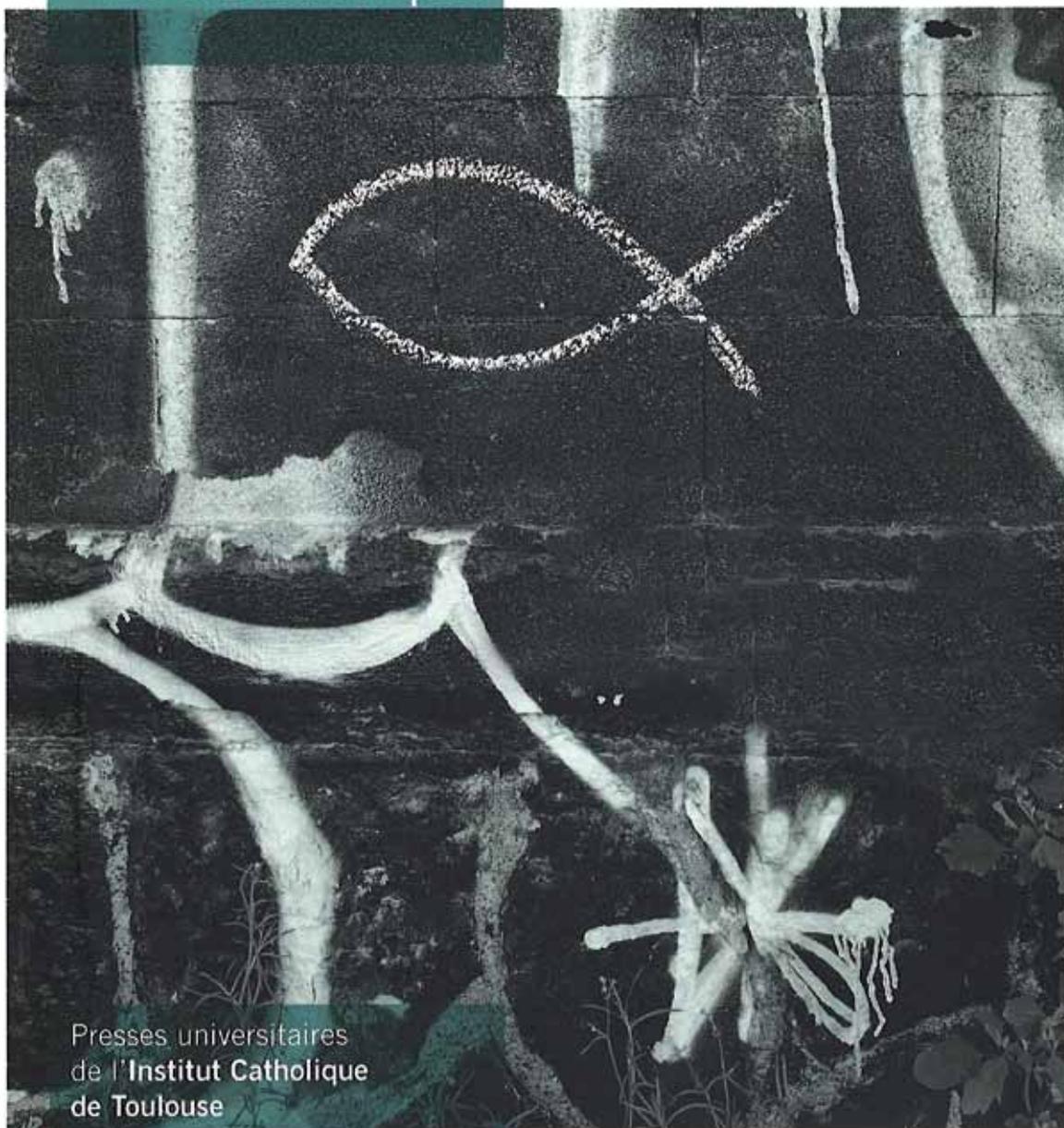
structure d'une expérience concrète et tangente au divin, est la clef pour entrer dans la deuxième partie. Le sacré configure une interprétation de la réalité qui prend les caractéristiques du mythe, du symbole, du rite, de la violence et de la mort. Mais il y a un reste dans la réduction que la conscience phénoménologique désire dominer. Il faut penser qu'il ne suffit pas de réduire la phénoménologie de la religion à l'herméneutique. Il existe un plan, ce qui commence par l'esthétique et arrive à l'éthique, qui peut devenir une prise en charge de la religion du point de vue phénoménologique à travers la chair, les affects, les actions et les réactions. Voilà un désir et, en même temps, un devoir.

Giuseppe Lusignani

Giuseppe Lusignani, prêtre du Diocèse de Plaisance (Italie), est doctorant en philosophie à l'Institut Catholique. Il a déjà publié *La fatigue d'être* (Carocci, 2017).

CXVII/1
Revue trimestrielle

Bulletin de
Littérature
Ecclésiastique



Presses universitaires
de l'Institut Catholique
de Toulouse

Abbé Jean-François Galinier-Pallerola

L'abbé J-F Galinier-Pallerola, prêtre du diocèse de Toulouse, est Professeur à la Faculté de Théologie de Toulouse, où il enseigne notamment l'histoire religieuse des époques modernes et contemporaines. Il est directeur du B.L.E. Membre de CERES (TR2), ses recherches concernent principalement l'histoire du catholicisme français au XX^{ème} s.

Le Bulletin de Littérature Ecclésiastique, bientôt 120 ans

Entretien de la rédaction avec le Pr Jean-François Galinier-Pallerola directeur du B.L.E.

La rédaction : M. l'abbé, vous allez bientôt prendre votre retraite, quitter l'Institut Catholique, la Faculté de Théologie, où vous enseignez, et la direction du B.L.E. qui fête en 2019 son 120^{ème} anniversaire. Une rapide enquête dans d'anciens numéros du B.L.E. nous apprend que vous avez publié votre premier article dans le B.L.E. en 1990, que vous entrez au comité de lecture en 2007 et que vous assumez la responsabilité de directeur de la publication depuis le numéro CXII 2011/2. Le numéro CXX 2019/4, à paraître à l'automne 2019, sera donc votre dernier numéro. Tout d'abord, dites-nous pourquoi un titre aussi rétro pour une revue universitaire ? Personne ne vous a-t-il dit qu'il décourage tout étudiant d'ouvrir un numéro de cette revue, si on ne le lui a pas directement conseillé ?

P. Jean-François Galinier-Pallerola : *Le Bulletin de Littérature Ecclésiastique* a été fondé en 1899 par l'Institut Catholique de Toulouse. Comme son titre l'indique c'était alors un véritable bulletin. Il se voulait un instrument de liaison entre les membres de l'Institut et l'extérieur. On y lisait le compte-rendu des festivités célébrées, comme la fête de saint Thomas d'Aquin, patron de l'Institut, les effectifs des étudiants, la composition du corps professoral, les noms des diplômés et le nombre de diplômes décernés, les programmes des cours et des conférences publiques, les discours des séances solennelles, les titres des mémoires et thèses soutenus... Des professeurs y publiaient intégralement leurs cours et des conférenciers invités le texte de leurs interventions.

Mais la revue a bien changé depuis. Pourquoi ne pas avoir changé aussi de titre, comme d'autres Instituts Catholiques l'ont fait pour leur revue ?

P. Jean-François Galinier-Pallerola : La revue en effet a pris son essor, tout en conservant son titre initial, malgré son caractère modeste et désuet. Nous avons résisté à l'attrait

de la nouveauté et conservé ce titre, dont on ne garde en général que les initiales qui forment le mot « blé », riche de sens biblique, parce que ce titre est celui sous lequel la revue est référencée et classée dans les centres de recherche et les bibliothèques. La publication de « Chroniques », annexées au B.L.E., a conservé un certain temps le caractère d'un bulletin de liaison interne, avant de devenir une collection de numéros thématiques, en lien avec des cycles de conférences données à l'I.C.T., puis de disparaître totalement. Le B.L.E. n'est désormais plus un « bulletin », mais une revue universitaire.

Pourquoi le B.L.E. n'est-il plus édité et diffusé par l'Institut Catholique de Toulouse ?

P. Jean-François Galinier-Pallerola : Le B.L.E. a gardé son ancrage au sein de l'Institut Catholique de Toulouse, qui le publie et garde toute liberté sur son contenu. Il en est la figure de proue éditoriale et scientifique. Mais il n'en est pas la danseuse dispenseuse, grâce à l'accord éditorial avec les éditions Artège - Elidia, qui l'éditionnent depuis le numéro 2015/1 en version papier, le diffusent et gèrent les abonnements. Chaque numéro tire actuellement à 400 exemplaires que l'éditeur écoule. Cela représente une économie pour l'I.C.T. et la vente aux numéros s'est grandement développée. Il faut y ajouter les consultations des articles en version électronique. Revue à comité de lecture, référencée, le B.L.E. est diffusé en format électronique par ATLA et par la B.N.F. (GALLICA) avec un délai de dix ans.

Quel est le public visé par la revue et les champs disciplinaires qu'elle couvre ?

P. Jean-François Galinier-Pallerola : Le B.L.E. n'est pas une revue spécialisée et son public n'est pas uniquement universitaire ; dans chaque numéro, nous cherchons à équilibrer des articles érudits par d'autres accessibles au grand

public cultivé. La plupart du temps, nous évitons le vocabulaire hyper spécialisé, le jargon et la langue de bois, mais je confesse quelques dérapages phénoménologiques. Les articles et recensions qu'il publie concernent tout le champ de la culture religieuse catholique : théologie, Bible, histoire religieuse, droit canonique, littérature, philosophie, histoire de l'art... Il fait d'ailleurs des incursions dans d'autres domaines connexes, comme l'orthodoxie, le protestantisme, les études juives ou l'islamologie. La revue a toujours vocation à publier des travaux universitaires des Facultés de théologie, philosophie, droit canonique et lettres de l'I.C.T. Mais il reçoit également des contributions extérieures. Il a ainsi publié des articles d'auteurs laïcs ou clercs non membres de l'I.C.T., comme, dans ces dernières années, des textes de Bartolomé Bennassar, Gérard Cholvy, Guillaume Cuchet, Etienne Fouilloux, Michel Fourcade, Frédéric Gugelot, Jean-Luc Marion, Jean-Louis Vieillard Baron, le cardinal Philippe Barbarin, le cardinal Paul Poupard, Mgr Jean-Louis Brugues... Cette énumération d'auteurs fait une large place aux historiens et indique un tropisme de la revue vers l'histoire et la théologie positive. Le B.L.E. est marqué par les travaux historiques des fondateurs : le chanoine Douais et l'abbé Duilhé de Saint-Projet, L. Saltet. Leurs successeurs ont creusé cette veine : Mgr Aimé Martimort sur la liturgie, Henri Cluzel sur Origène. Il publie aujourd'hui de nombreux articles de patrologie et d'histoire religieuse, notamment.

Mais vous n'arrivez pas à percer en dehors de la sphère catholique régionale...

P. Jean-François Galinier-Pallerola : Vous exprimez un préjugé à la fois faux et typiquement français. La « laïcité à la française » nous tient en effet à l'écart des bibliothèques publiques, sauf par le biais du dépôt légal, et des librairies non spécialisées dans les livres religieux. Mais par le biais d'échanges et d'abonnements, le B.L.E. est largement diffusé dans les universités, couvents et centres de formation en Europe et ailleurs dans le monde. En France, une revue publiée à Toulouse est *a priori* soupçonnée d'étroitesse provincialiste, surtout si elle se démarque, par son positionnement ecclésial fidèle à Rome, de l'esprit parisien, volontiers plus critique ou plus en prise avec les débats du moment. De fait, parcourir les sommaires de la revue depuis 120 ans laisse une impression de travail solide, érudit, mais sans éclat. Le B.L.E. a cependant pris quelques fois une part active à des polémiques intellectuelles internationales. Le recteur Bruno de Solages a hardiment pris la défense d'Henri Bouillard, Henri de Lubac, Gaston Fessard, Teilhard de Chardin, Maurice Blondel et combattu « Pour l'honneur de la théologie » dans le B.L.E. 1947/2. Cela n'est peut-être pas sans lien avec le fait qu'il n'ait pas été désigné comme expert au concile Vatican II, ni coiffé la mitre.

Quels genres d'articles publiez-vous ? Le B.L.E. est-il une revue d'actualité ?

P. Jean-François Galinier-Pallerola : Le B.L.E. propose des articles à caractère scientifique sur des questions d'intérêt général, mais fait droit également aux recherches relatives

à l'histoire, ancienne et récente du grand Sud-Ouest de la France, où l'Institut est implanté. La parution trimestrielle permet de prendre du recul par rapport à l'actualité et de proposer une réflexion de fond, un réservoir d'idées et d'arguments pour nourrir les débats du moment. Ses articles peuvent traiter de questions actuelles, comme le dossier sur « Le mariage pour tous » (Tanguy-Marie Pouliquen B.L.E. 2013/2), ou bien être totalement gratuits, écrits et publiés pour la pure joie de la connaissance, comme l'étude sur « L'ancienne église albanaise du Caucase » (Charles Renoux B.L.E. 2017/2). La rubrique « Recensions » présente les dernières parutions dans les domaines couverts par la revue, en particulier aujourd'hui, la patristique, l'histoire religieuse, la spiritualité et la théologie.

Le B.L.E. n'aurait-il pas plus de succès s'il publiait, comme *Communio*, des numéros thématiques ? On achèterait le numéro en fonction du thème traité. Ou bien, comme *Les Etudes*, si les articles étaient plus courts et plus centrés sur l'actualité sociale, culturelle et religieuse ?

P. Jean-François Galinier-Pallerola : Le B.L.E. publie quatre numéros de 150 pages environ par an. Trois des numéros présentent actuellement cinq articles de 15 à 20 pages chacun, portant sur des sujets variés ; certains peuvent être regroupés autour d'un thème, comme « Dominicains 800 ans » (B.L.E. 2015/3) ou « Démarche scientifique et universités catholiques » (B.L.E. 2017/2). Un des quatre numéros de l'année, plus épais, est entièrement consacré à un sujet, par exemple : Mgr Bruno de Solages (B.L.E. 1998/1-2), Le concordat dans la France du Sud (B.L.E. 2003/2-3), Le cardinal Saliège (B.L.E. 2007/1), Résistance spirituelle (2014/4), Vatican II aujourd'hui (2013/3), Politique et bien commun (2017/4), La mort éclipse ou mutation ? (2018/4)... En 2019 nous préparons un numéro sur Le statut de l'animal (B.L.E. 2019/3) et L'animal dans la tradition chrétienne (B.L.E. 2019/4). Mais la vie de la revue exige que nous publions aussi les articles dignes d'intérêt soumis au comité de lecture et portant sur des sujets les plus variés, plutôt que des colloques scientifiques tenus à l'I.C.T. Quant à la longueur des articles et à leurs riches notes infrapaginales, voire, cela arrive rarement, à leurs nombreuses citations latines, c'est le luxe et la richesse du B.L.E. de poursuivre la publication de tels articles. Néanmoins, pour les numéros thématiques, nous augmentons le nombre d'articles et tentons d'en réduire la longueur. Mais c'est difficile de convaincre les auteurs de faire court !

Par rapport aux autres revues universitaires, le B.L.E. se démarque par le parti-pris d'abandonner la sobriété de jadis et d'introduire des photographies. Seriez-vous tentés par le slogan d'un grand magazine : « Le poids des mots, le choc des photos » ?

P. Jean-François Galinier-Pallerola : Depuis plusieurs années, une photographie de couverture introduit le thème du numéro, du dossier ou du principal article mis à la une. Nous avons commencé par une photographie d'actualité illustrant un numéro sur Vatican II et poursuivi sur la lancée avec des photographies

de Jean Dieuzaide. Je choisis avec soin les artistes que la revue publie. Quand il s'agit de Pierre Parcé, je lui explique ce que la photographie doit évoquer, plutôt qu'illustrer, et nous en discutons. À l'intérieur du numéro, une autre œuvre photographique propose au lecteur une halte pour l'inviter à poser un regard méditatif et l'ouvrir à la connaissance par la voie de la beauté.

La retraite est probablement pour vous l'occasion d'un examen de conscience et d'un bilan : Avez-vous à reconnaître des regrets, des lacunes ou des projets inaboutis ?

P. Jean-François Galinier-Pallerola : Des regrets : d'abord la décision soudaine et précipitée de détruire le stock des anciens numéros au nom d'impératifs de sécurité, sans nous laisser six mois pour les proposer gratuitement aux lecteurs par un encart publié dans la revue ; nous les considérons comme notre trésor, ils furent traités comme des débris. Ensuite ne pas avoir trouvé assez de nouveaux recenseurs en Bible, quand Mgr Pierre Debergé a cessé d'alimenter la « Chronique biblique ». *Mea culpa* enfin pour l'absence d'accents sur les majuscules, la disparition involontaire de certaines notes de bas de page et les coquilles qui ont résisté aux multiples relectures. Des lacunes : Le B.L.E. devrait mettre au sommaire des articles sur la musique et l'art sacré ainsi que des œuvres littéraires à thème religieux ; nous publions quelques sermons, mais jamais de nouvelles ou de poésie, malgré l'invocation à « la littérature ecclésiastique » dans notre titre. Des projets inaboutis : J'aurais voulu rencontrer des lecteurs en les invitant à l'I.C.T. pour une journée annuelle ou bisannuelle d'études, de débats et de prière, mais la proposition n'était pas mûre.

Quel regard portez-vous sur le B.L.E. au moment de passer la main à un autre directeur de publication ?

P. Jean-François Galinier-Pallerola : L'un des rares avantages de ma situation de *has been* est le recul et le détachement pour l'appréhension du présent. Depuis une dizaine d'années le B.L.E. s'est engagé dans une transformation toute en douceur : accroissement de la pagination, développement du suivi de l'actualité éditoriale par l'invention des « Carnets de lectures », avec Patrice Soler, et l'augmentation de la part consacrée aux recensions, appel à des auteurs d'envergure nationale et internationale, modernisation de la maquette de la revue et de sa couverture, introduction d'un éditorial et de photographies, élargissement des domaines intellectuels abordés au droit et à l'histoire de l'art, dossiers et numéros thématiques plus fréquents, efforts pour une meilleure diffusion de la revue papier et de sa forme informatisée, entrée au comité de lectures d'universitaires laïcs étrangers à l'I.C.T. L'H.C.E.R.E.S. dans son évaluation de 2018 a préconisé de poursuivre l'effort dans cette direction en ajoutant l'internationalisation des collaborateurs de la revue. C'est la suite d'un mouvement d'ouverture qui a transformé le B.L.E., en 120 ans, d'un simple bulletin interne en une véritable revue universitaire des « sciences religieuses », au sens le plus étendu où l'entend l'actuel Vice-recteur, le Pr Grégory Woimbée, dans ce numéro.

Abbé Jean-François Galinier-Pallerola

Le B.L.E. dans Gallica



Suite au partenariat récemment renouvelé entre la Bibliothèque nationale de France et l'Institut Catholique de Toulouse, cinquante-quatre années du *Bulletin de Littérature Ecclésiastique* ont été envoyées à Paris pour y être numérisées par les services de la BnF. Après leur numérisation, ces volumes seront consultables en ligne dans la bibliothèque numérique Gallica, rejoignant ainsi les années déjà présentes en ligne (1899-1937).

D'ici décembre 2019, le B.L.E. sera donc disponible en intégralité pour les années 1899-1986.

Grâce à la reconnaissance optique de caractères (OCR), étape qui intervient après la numérisation, la recherche en plein texte sera possible dans ces fichiers. Cela permettra à l'utilisateur de retrouver n'importe quel terme ou nom d'auteur, de quoi exploiter au mieux la richesse documentaire du B.L.E.

Une seconde campagne de numérisation aura lieu en 2020 pour mettre en ligne la fin du XX^{ème} siècle et le début des années 2000.

Marie-Charlotte Tanguy

Marie-Charlotte Tanguy

Marie-Charlotte Tanguy, membre de l'équipe de la bibliothèque Aimé-Georges Martimort, travaille activement au développement des ressources numériques à la BU.



Focus

Assises de l'éducation

Les premières Assises de la thématique de recherche 4 « Enseignement, Professionnalisation et Innovation » se sont tenues le 6 juin 2018 à l'ICT. Temps de rencontres et d'échanges, ses Assises ont permis de créer une synergie entre des professionnels de l'éducation situés dans trois métropoles du Grand Sud (Bordeaux, Montpellier et Toulouse), et d'initier des projets communs. Les membres de chacun des trois axes ont œuvré ensemble à l'élaboration d'un plan de recherche à trois ans au terme duquel est prévue l'organisation d'un colloque.

Dans la mesure où il ne peut pas y avoir d'éducation sans vision de l'Homme, l'axe 1 se propose de creuser cette question des rapports entre vision de l'Homme et acte éducatif en trois temps : rédaction d'un volume théorique collectif (année 2018-2019), analyse des gestes professionnels du quotidien qui (dés)humanisent (année 2019-2020) et valorisation des pratiques humanisantes par la formation initiale et continue de l'Enseignement Catholique (2020-2021).

Tout acte éducatif faisant intervenir la notion d'interaction, l'axe 2 se focalisera sur la question des représentations des interactions entre élèves et enseignant. Les travaux tenteront ainsi de comprendre comment les professionnels de l'Enseignement Catholique peuvent accéder à, voire corriger,

leurs représentations. L'année 2018-2019 aura été consacrée à l'élaboration d'un questionnaire qui sera soumis aux lauréats du concours dès la rentrée 2019.

Education à la relation et au dialogue sont les éléments moteurs de la recherche menée par l'axe 3 « interculturalité et vivre ensemble ». Il s'agit donc de comprendre en quoi l'interculturalité peut être un processus dynamique d'enrichissement mutuel, comment l'impulser et comment l'accompagner. Deux approches — éducationnelle et professionnalisante — seront privilégiées.

Karine Wiltord

Karine Wiltord

Karine Wiltord est maître de conférences à la Faculté Libre des Lettres et Sciences Humaines de l'ICT et coordinatrice scientifique de la TR4 « Enseignement, Professionnalisation et Innovation » de CERES. Ses recherches portent sur les littératures anglophones et particulièrement américaines.

L'urgence en kinésithérapie

Le partenariat qui unit la faculté libre de droit et l'association santé juris a donné lieu au développement d'une formation permettant aux masseurs kinésithérapeutes de devenir, en un an, experts auprès des compagnies d'assurance et des cours administratives d'appel lorsque des désaccords se font jour. Les deux partenaires ont organisé, en octobre 2018, un colloque consacré à l'urgence en kinésithérapie.

Ce choix était lié à la décision du législateur de réécrire l'article 4321-1 du code de la santé publique, datant de 2016, qui prévoit qu'en cas d'urgence et en l'absence d'un médecin, le masseur kinésithérapeute est habilité à accomplir les premiers actes de soin nécessaires en masso-kinésithérapie. Toutefois, la notion d'urgence est, dans le texte de loi, laissée à l'appréciation souveraine des professionnels de santé et des juges. Le masseur kinésithérapeute doit évaluer rapidement les risques qu'il encourt tant sur le plan civil que pénal s'il accepte d'intervenir dans une situation qu'il qualifie d'urgence.

Le dictionnaire médical de l'académie de médecine (version 2016) identifie cinq formes d'urgence. Dans une civilisation technique qui a tendance à réduire les délais de transmission et de mise à disposition de l'information, l'analyse de ces différentes formes d'urgence est d'importance et le positionnement des acteurs concer-

nés par rapport à ses différentes situations fut l'un des principaux résultats de cette journée de réflexion, grâce aux apports des juristes du civil et du pénal.

Enfin, la décision d'agir suppose que le masseur kinésithérapeute rédige, après l'acte, un compte rendu d'intervention. Les échanges ont permis de mettre en évidence que l'urgence visible était souvent le fruit d'un processus de désagrégation, qu'il est très important de déceler pour éviter la reproduction des faits.

Ce colloque largement suivi par les étudiants en formation et les anciens diplômés a permis des rencontres et des échanges très appréciés entre spécialités différentes et a rapproché le monde universitaire des praticiens de santé.

Marie-Christine Monnoyer

Marie-Christine Monnoyer

Le Professeur Marie-Christine Monnoyer est Doyen de la Faculté Libre de droit, membre de CERES (TR3: « Éthique, Science et Santé ») et titulaire de la Chaire Jean Rodhain. Ses recherches récentes portent sur la responsabilité sociale des entreprises et les problématiques d'innovation sociale.



Faut-il parler de la maladie et de la souffrance ?

Le 9 et 10 novembre s'est déroulé le colloque interdisciplinaire concernant la maladie et la souffrance co-organisé par l'Institut Catholique de Toulouse et la Toulouse Business School. L'objectif était d'aborder les questions de la maladie, de la souffrance et la difficulté d'en parler à travers des regards croisés de différentes disciplines des sciences humaines et sociales. La première journée a eu lieu à l'Institut Catholique de Toulouse. La matinée a été consacrée à une définition des concepts de maladie et de souffrance à travers le regard de la philosophie, l'anthropologie, la psychologie et l'éthique. L'après-midi a été dédié à l'étude de ces deux concepts dans le domaine de la santé et en milieu hospitalier, à travers le regard juridique, des sciences de gestion et de la philosophie, plus précisément les difficultés éprouvées par les soignants à aborder la question de la souffrance avec leurs patients et l'impact que cela peut engendrer dans la relation soignant-soigné. La seconde journée s'est tenue à la Toulouse Business School et a été employée à l'étude de la maladie et de la souffrance dans le milieu professionnel à travers le regard juridique, des ressources humaines, de la psychologie et de la philosophie. Les questions abordées concernaient des ques-

tions telles que : pourquoi a-t-on encore tant de mal à parler de souffrance et de maladie dans les entreprises ? Doit-on le faire et pourquoi ? Quelles conséquences cela peut-il avoir sur les salariés concernés mais aussi sur les collègues et les managers ? Comment pourrait-on aider à libérer la parole des salariés ? La publication des actes qui feront suite à ce colloque est actuellement en préparation.

Vera Walburg

Vera Walburg

Vera Walburg est Professeur des Universités et Vice-Doyen de la Faculté libre des Lettres et des sciences humaines. Elle est la coordinatrice scientifique de la TR3 de CERES. Un de ses projets de recherche porte sur la peur de la récurrence du cancer : détection, facteurs risque et traitement dans les lymphomes malins en rémission (en collaboration avec le Pr Guy Laurent et Gisèle Compaci – Oncopole)

(D)écrire le paysage

Du 6 au 8 décembre 2018, la Thématique de Recherche (TR 1) *Culture, Herméneutique et Transmission*, a organisé un colloque réunissant plus d'une trentaine d'intervenants autour du thème « (D)Écrire le paysage ». Ce colloque constituait la conclusion et l'aboutissement de trois années de réflexion autour de la notion de « paysage », abordée, au cours des années précédentes, au sein de plusieurs journées d'études.

Comme l'indique l'intitulé du colloque, deux aspects ont été mis en exergue : la description du paysage, qu'il soit panorama physique, représentation fidèle, état d'âme émotionnel, miroir des perceptions, mais aussi sa mise en récit, son écriture, conséquence d'une confrontation, d'un rapport de force, d'une mise à distance, d'une quête de compréhension de la part de l'observateur, à travers la littérature, la peinture, la photographie, le cinéma, la musique...

Les membres du comité d'organisation du colloque ont donc privilégié un vaste champ scientifique et des thématiques originales, la participation d'enseignants-chercheurs expérimentés, mais aussi de jeunes chercheurs et de doctorants, français et étrangers, désireux de faire part de leurs travaux et de leur approche méthodologique.

Quelques thèmes récurrents sont alors apparus : l'importance du rôle du paysage en tant que personnage dans le roman noir, le cinéma, la littérature des XIXe et XXe siècles, la photographie, voire la musique ; le statut du paysage dans la littérature contemporaine à travers l'œuvre de Sylvie Germain, de Jean Échenoz et de Paul Auster, ou dans la littérature du XXe siècle, chez Jean Giono, Marguerite Duras ou Jacques Roumain ; le paysage révélateur de l'âme et du cœur, de leurs tourments, de leurs interrogations ; la force symboliste, voire mystique du paysage à travers la littérature profane et religieuse...

Mais le paysage s'appréhende aussi en dehors de ses affinités naturelles, dans l'étrangeté d'une langue, dans le discours politique, dans ses multiples déclinaisons historiques et sociologiques. Au final, doit-on passer par la description pour écrire ce que l'on voit ou ce que l'on ressent ? Le paysage, est-ce « le fond du tableau de la vie humaine » ? (Bernardin de Saint-Pierre)

Christophe Balagna

Christophe Balagna

Christophe Balagna est maître de conférences à la Faculté Libre des Lettres et des Sciences humaines et coordinateur scientifique de la TR1 de CERES. Ses recherches portent sur l'Histoire de l'art du Moyen Âge, l'art roman, l'art gothique, le midi de la France et le nord de l'Espagne, l'architecture et la sculpture





Laura Monneau

Après son cursus en bibliothéconomie et dans le patrimoine écrit à l'École nationale des chartes puis à Montréal, Laura Monneau occupe différents postes de chargée de projet en Histoire du livre. Elle intègre la bibliothèque de l'ICT en juin 2017 comme bibliothécaire en charge du fonds patrimonial.

Service aux chercheurs – Bibliothèque universitaire Aimé-Georges Martimort

Riche de 100 000 ouvrages dont quelque 25 000 en libre accès et 21 000 appartenant au fonds patrimonial (dont certaines éditions rares et uniques dans la région Occitanie, voire au niveau national), la Bibliothèque Aimé-Georges Martimort offre une série de facilités d'accès à ses collections de telle sorte qu'elle soit un appui à la Recherche.

Consciente des spécificités du travail de recherche, la Bibliothèque souhaite faciliter le travail des chercheurs en proposant des services adaptés :

- Une adresse mail de contact dédiée aux chercheurs, pour toute demande documentaire et recherche spécifique au travail de recherche : services.chercheurs@ict-toulouse.fr
- Une possibilité de demande distante et anticipée de documents conservés en magasin pour mise à disposition lors du passage du chercheur à la BU.
- La mise à disposition et la numérisation partielle, sur demande, de documents patrimoniaux en rapport avec les sujets de recherche.
- Un service de reproduction et d'envoi par courriel d'articles de périodiques non empruntables conservés à la BU.
- Une mise à disposition de ressources extérieures à la bibliothèque grâce au prêt entre bibliothèques (notamment à partir du Sudoc).
- La possibilité de prêt de 12 documents pendant un mois renouvelable deux fois.
- L'aide à la recherche documentaire avancée et la réalisation de bibliographie thématique personnalisée en adéquation avec les collections de la bibliothèque et les besoins des chercheurs.

- L'achat des propositions d'acquisition en rapport avec les thématiques de recherche des équipes de recherche. L'envoi une fois par mois d'une lettre d'information tient les chercheurs au courant des nouvelles acquisitions en complément des expositions physiques des nouveautés.
- La mise en valeur par la bibliothèque des publications de l'UR CERES de recherches et des revues de l'ICT.
- L'accès gratuit et distant à des ressources électroniques et articles en texte intégral gratuitement à partir du site de la bibliothèque : revues en ligne et bases de données en sciences religieuses (*Index Religiosus, Index Theologicus, Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, Global Digital Library on Theology and Ecumenism, Catholic Periodical and Literature Index, Religion Database with ATLA Serials, New Testament Abstracts, Old Testament Abstracts, Religion and Philosophy Collection, etc.*), bases de données et moteur de recherche d'articles scientifiques en sciences humaines (*Ascodocpsy, Isidore, Erudit, etc.*)

La présence d'une salle de travail réservée aux chercheurs et aux doctorants au sein de la bibliothèque.

Pour tous ces services, une seule adresse : services.chercheurs@ict-toulouse.fr

Laura Monneau

Prix décerné par la Chaire Jean Rodhain

La rencontre entre la Chaire Jean Rodhain et le service Engagement solidaire de l'Institut Catholique de Toulouse a permis d'élaborer un concours destiné aux étudiants engagés dans un projet de solidarité mis en œuvre soit à l'occasion d'un stage ou d'une décision personnelle. L'objectif de ce prix est de :

- Mettre en valeur des étudiants engagés dans des projets innovants au niveau social
- Favoriser des liens et interactions constructives entre étudiants et chercheurs dans le domaine du social
- Renforcer l'accompagnement des étudiants engagés et susciter une pérennisation au niveau professionnel et/ou personnel

La fondation Rodhain qui assure le suivi et le financement des chaires éponymes dans les différentes universités ca-

tholiques de France a décidé de s'associer à ce projet en dotant financièrement ce concours. Ainsi ce sont 3 projets qui peuvent être primés.

En septembre 2018, 9 projets, émanant chacun de un ou deux étudiants, ont été présentés au jury, via un document écrit puis une présentation orale. Le jury était composé de 6 personnes, dont 3 personnalités extérieures à la chaire Rodhain. Il a été particulièrement attentif à l'implication du ou des étudiants, et leur apport personnel dans le développement du projet. La récompense financière attribuée est versée à l'association qui accueille le projet permettant ainsi aux étudiants concernés de participer au futur développement du projet. Les projets primés sont réalisés en Afrique (précisément au Togo), un autre en France sur la région toulousaine.

Dans l'agenda 2019-2020

COLLOQUES

16-17 janvier :

Gouvernance, collégialité et innovation dans les organisations à but social. Vers une fraternité créative : comment mettre l'autorité au service de la personne et du bien commun ?

19-20 mars :

1969-2019, Vivre les mutations ; accompagner l'espérance (colloque à l'occasion des 50 ans de l'Institut d'études religieuses et pastorales).

25-27 mars :

Francophonies et langues migrantes. Beni Mellal (Maroc)

Printemps :

Agenda 2030 et industrie pharmaceutique, approche croisée.

2-3 avril :

Bicentenaire de la Restauration. Culture, économie et sociabilités.

CONFÉRENCE

30 janvier :

Un témoin lyonnais du Nouveau Testament primitif. Prof. Jenny Read-Heimerdinger.

JOURNÉES D'ÉTUDE

24-26 octobre :

Conception juridique et culturelle de la frontière. Pampelune (Espagne).

30-31 octobre :

Le Conservatisme. Paris.

Novembre (dates à venir) :

Autour du tournant théologique de la phénoménologie.

Grenade (Espagne).

6 novembre :

Anthropologie chrétienne et éducation.

7 novembre :

Journée inter-facultaire jubilaire, L'argent, Toulouse 1 Capitole.

7-8 novembre :

Représentations, lectures et perceptions des textes de la migration.

23-23 janvier :

Journées doctorales

et post-doctorales :

Le motif eschatologique dans la pensée contemporaine.

30-31 janvier :

Représentations du mal et du diable. Regards croisés.

Février (dates à venir) :

La ruine de la représentation ou la fin des images du monde.

Milan (Italie).

12 février :

Voies du sacré et du divin.

19-20 mars :

Le spiritualisme français : la question de l'affectivité.

Printemps (dates à venir) :

La question de la représentation en éducation.

19 avril :

Voies du sacré et du divin.

9 mai :

Joseph Ratzinger.

Couvent Saint Thomas d'Aquin.

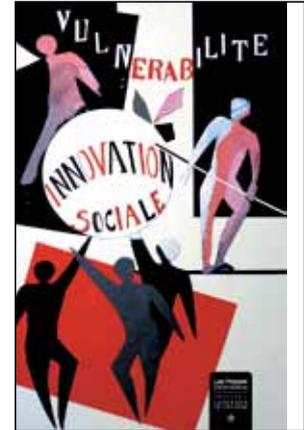
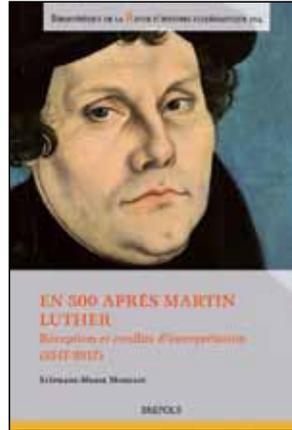
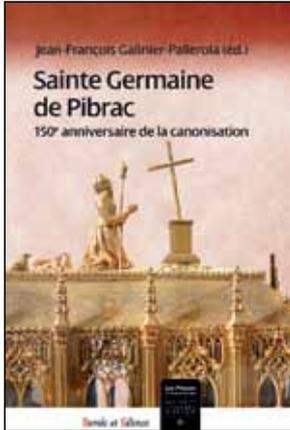
Juin (dates à venir) :

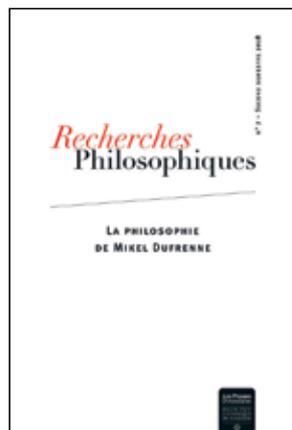
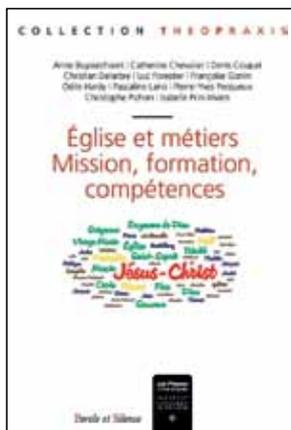
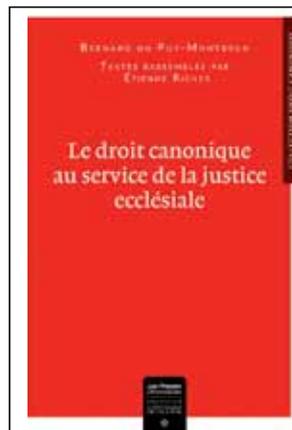
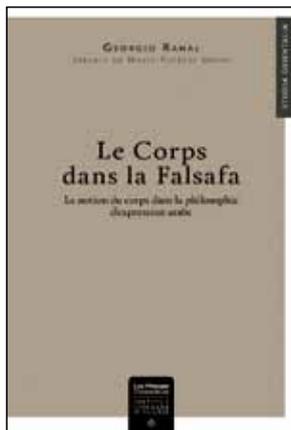
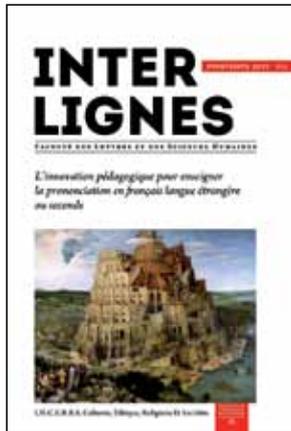
Assises de la TR4.

25 juin :

Ani-mots & ani-maux.

Presses universitaires de l'Institut catholique de Toulouse (PUICT, 2018-2019)





À paraître :



Comment se les procurer ?

- À l'Espace Senderens – Librairie des Presses Universitaires de l'ICT, 31 rue de la Fonderie 31000 Toulouse
- Sur le site des Presses : <https://www.puict.fr/home>
- Sur les plateformes de vente en ligne (sites éditeurs, Fnac, Amazon, etc.)

ICTLab

Revue de la Recherche à l'Institut Catholique de Toulouse

Directeur de publication :
P. Grégory Woimbée

Coordinatrice :
Magali Hurtrel

Comité éditorial :
Andrea Bellantone, Pascale Cazalès,
Bernadette Escaffre, fr. Philippe-Marie Margelidon o.p.,
P. Jean-Michel Poirier

Recherche iconographique : Pascale Cazalès

Mise en page :
Philippe Clicq

Institut Catholique de Toulouse

Maison de la Recherche - Espace Senderens
31 rue de la Fonderie - BP 7012 - 31068 Toulouse Cedex 7

www.ict-toulouse.fr